BIBLIOTHÉQUE
HISTORIQUE,
A L'USAGE DES JEUNES GENS.





PHILIPPE II.

père d'Alexandre.

BIBLIOTHÉQUE HISTORIQUE,



A L'USAGE DES JEUNES GENS,

OU

PRÉCIS DES HISTOIRES GÉNÉRALES ET PARTICULIÈRES

DE TOUS LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES,

EXTRAIT de différens auteurs, et traduit de diverses langues;

PAR M. BRETON,
Traducteur de la Biblioth. géograph. de Campe.



TOME VII.

HISTOIRE DE LA GRÈCE,

PAR W. MITFORD. TOME 7.

PARIS,
F. SCHOELL, rue des Fossés S. G. l'Auxerrois, n. 29.
L. HAUSSMANN et D'HAUTEL, rue de la Harpe, n. 80.
1809.

HISTOIRE DE LA GRÈCE,

PAR W. MITFORD.

CHAPITRE XXVI.

Administration du conseil des Trente jusqu'au rétablissement de la démocratie par Thrasybule.

Après la prise de la ville, le pouvoir fut conféré à un conseil de trente Athéniens choisis dans la faction aristocratique, et qui avoient précédemment fait partie du conseil des quatre-cents établi par Pisandre [1].

Les premières mesures de ce conseil furent dictées par la sagesse et la modération. Investis de pleins pou-

[1] L'an 404 avant J. C.

voirs pour donner une nouvelle constitution à leur patrie, pourvu néanmoins qu'ils ne blessassent point l'autorité de Lacédémone, les trente évitèrent tout changement considérable ou précipité, que la situation des choses ne rendoit pas indispensablement nécessaire. Les lois qui n'étoient pas incompatibles avec le nouveau régime, restèrent en force; toutes les anciennes magistratures furent conservées; on eut seulement soin de les donner aux partisans des trente.

Le même conseil remplit les fonctions de celui des cinq-cents, et l'on établit une nouvelle Cour suprême de justice.

On jeta dans les prisons tous ceux qui, sous la démocratie, avoient exercé l'abominable métier de sycophantes; la plupart furent condamnés au dernier supplice.

Le président du conseil des trente étoit Critias, homme que sa naissance, sa fortune, ses liaisons et ses talens sembloient appeler à cette place aussi éminente que périlleuse. Son bisaïeul paternel avoit été frère du législateur Solon ; et ce qui étoit encore un avantage plus solide, lui-même avoit été un des disciples les plus assidus de Socrate. Xénophon nous présente Critias, qu'il a bien connu, puisqu'il étoit son condisciple, comme vain de sa naissance et de son immense fortune, ambitieux, corrompu par les flatteurs, et en même temps aigri par une sentence de bannissement que le peuple avoit prononcée contre lui. Critias conservoit un violent ressentiment contre la faction populaire. Son orgueil et son ambition étoient stimulés par le désir de la vengeance.

Le membre le plus distingué du

conseil étoit Théramène, fils d'Agnon. Nous l'avons déjà vu chef d'une révolution qui abolit la souveraineté de l'assemblée du peuple, et d'une seconde révolution qui produisit un effet tout contraire. Il avoit pris part à une troisième révolution sous les auspices de Lacédémone, mais avec des dispositions et des vues bien différentes de celles qui animoient Critias. Sa famille, quoique opulente, avoit été favorable à la démocratie; son père Agnon, fondateur d'Amphipolis, avoit été favori du peuple.

Quoique Théramène, ainsi que tous les gens raisonnables, ne dût pas aimer la souveraineté de la multitude, cependant, ayant hérité de ses ancêtres d'une grande popularité, et ayant tous les talens nécessaires pour la cultiver, il inclinoit vers la démocratie.

En réformant le gouvernement, il ne voulut pas que le peuple fût opprimé. Il sembloit se proposer de ne rétablir le gouvernement mixte qu'après le renversement des quatre cents il avoit déjà organisé, sans pouvoir le soutenir, et que nous voyons si vanté, quoique si peu expliqué par Thucydide.

Le plan de Critias, quoiqu'il ne fût pas absolument neuf dans la Grèce, n'avoit jamais été exécuté, ni peut-être même entrepris avec une si vaste étendue. L'habitude de voir toutes les fonctions les plus laborieuses de la société, exercées par des esclaves, lui fit imaginer qu'on pouvoit se passer des hommes libres de la basse classe; il forma un projet praticable et même facile dans la Grèce antique, mais qui, dans l'Europe moderne, seroit inexécutable et extravagant.

Critias renonça à la gloire d'être le premier magistrat d'un état puissant et indépendant, pour jouir de l'aisance et des richesses dans un poste subalterne. Son dessein étoit d'exercer la souveraineté à Athènes, comme une espèce de gouvernement sous l'autorité de Lacédémone. La ville et tout son territoire seroient devenus la propriété particulière, soit de lui-même, soit d'un petit nombre de ses associés. Il ne vouloit laisser dans le pays que la quantité de peuple que l'assistance des Lacédémoniens pourroit l'aider à tenir dans une servitude complète.

Telles étoient les vues extravagantes et même criminelles de Critias. Il les dissimuloit avec soin, et en attendant recherchoit l'amitié de Thérâmène. Pendant quelque temps la plus parfaite harmonie parut régner entr'eux. Bientôt après, des que-

relles s'élevèrent; mais Critias marquoit toujours de la déférence pour son collègue, pendant qu'il travailloit sourdement les esprits des autres membres du conseil. Il leur inspiroit des alarmes sur la popularité de Théramène. Bientôt la majorité du conseil effrayée résolut de solliciter à Lacédémone l'envoi d'une force armée. Théramène ne soupçonnant pas encore que ces forces étoient dirigées contre lui, fit en vain des remontrances. Cette mesure fut arrêtée; deux membres du conseil, Eschine et Aristotélès, furent députés à Sparte avec l'autorisation de demander des troupes qui seroient soldées aux dépens du trésor d'Athènes. C'étoit une proposition impossible à refuser. On envoya un corps de Lacédémoniens sous les ordres de Callibius, à qui fut conféré le titre d'harmoste ou de régulateur. C'étoit la dénomination

que l'on donnoit à Sparte à ceux qui dans la réalité étoient gouverneurs des villes grecques, sous prétexte de les protéger. Callibius s'établit avec sa garnison dans la citadelle d'Athènes.

Critias ne redoutant plus d'opposition, ne garda aucune mesure avec les partisans, soit de la démocratie, soit de l'oligarchie, qui pouvoient être contraires à ses desseins; mais il commença à considérer quelques-uns des oligarques, que, d'après sa politique constante, Lacédémone avoit élevés au pouvoir, comme des adversaires plus dangereux que ceux du parti démocratique. Il eut pour l'harmoste lacédémonien les prévenances les plus flatteuses, et tout en lui témoignant de la déférence, il trouva moyen de le gouverner.

Callibius croyant agir dans le seul intérêt de Lacédémone, prenoit les mesures que lui suggéroit Critias; et

l'on employoit les soldats lacédémoniens pour faire les arrestations que les trente avoient ordonnées.

On ne se borna plus à sévir contre les sycophantes et les hommes notoirement tarés; mais on opprima les citoyens les plus irréprochables. On observa quelques formes de procédures juridiques; mais quiconque étoit accusé par les trente, trouvoit des juges vendus à ses ennemis, prêts à le condamner et à le livrer aux bourreaux.

Ces actes arbitraires propagèrent l'étonnement et l'alarme dans toutes les classes de citoyens. Quel en pouvoit être le motif? quel en seroit le terme? quel seroit enfin le mode de gouvernement que l'on jugeroit à propos d'établir? C'étoit là ce qu'on se demandoit les uns aux autres avec inquiétude.

Théramène lui-même reprocha à

ses collègues leurs mesures impolitiques et funestes. Il faut, dit-il, se ménager un parti parmi le peuple, sans quoi l'oligarchie ne sauroit subsister ; aujourd'hui vous attaquez et vous alarmez tous les partis.

On profita de l'avertissement, mais ce ne fut pas suivant le desir de Théramène. Les trente ne redoutoient rien tant que la popularité de Théramène lui-même; pour en prévenir les effets, ils dressèrent une liste de trois mille citoyens de leur choix qui seuls pourroient exercer le pouvoir souverain dans les assemblées générales, et auroient droit d'être nommés aux magistratures. Tous les autres Athéniens étoient réduits à la condition de sujets.

Théramène fit encore des remontrances ; il dit que la loyauté et la la bonne-foi s'opposoient à cette mesure ; qu'ils avoient précédemment

déclaré que tous ceux dont une éducation libérale garantiroit les connoissances, à qui une certaine fortune donneroit le loisir nécessaire pour se livrer à de telles fonctions, pourroient prendre part au gouvernement. Il ajoûta qu'il n'y avoit pas en cela moins d'imprudence que d'injustice; que la violence seule pourroit sanctionner une pareille usurpation.

On profita encore de cet avis, mais dans une intention bien contraire à celle de Théramène; on ordonna une revue générale des citoyens armés; les trois mille désignés par les trente furent rangés sur une place publique, et le reste des Athéniens sur une autre. Des affidés du conseil des trente, soutenus par les troupes lacédémoniennes, occupèrent toutes les avenues de ce dernier lieu. On désarma au passage

tous ceux des citoyens qui n'étoient pas sur une certaine liste ; on porta leurs armes au temple de Minerve dans la citadelle, sous la surveillance de la garnison spartiate.

Après s'être ainsi assurés qu'on ne pourroit s'opposer à leurs desseins, les trente levèrent tout-à-fait le masque, et commirent des crimes atroces. La vengeance et l'avarice eurent une libre carrière ; plusieurs Athéniens furent mis à mort par le seul motif qu'ils avoient des ennemis particuliers dans les chefs de l'état, d'autres parce qu'on vouloit s'emparer de leur fortune. Tous les personnages considérables furent immolés ou corrompus, ou forcés par la peur à participer aux crimes de la minorité.

La mort de trois des citoyens les plus illustres, fut particulierement ce qui excita l'étonnement et l'indi-

gnation universelle. Nicératus, fils de Nicias qui avoit péri tragiquement à Syracuse; Antiphon, célèbre par son éloquence, et qui avoit consacré ses richesses au service de la patrie; Léon de Salamine qui, dans ce siècle corrompu, avoit conservé une réputation sans tache, furent les trois victimes. Le monstre Critias voulut envelopper son maître Socrate dans la honte d'une pareille atrocité; un message des trente ordonna à Socrate et à quatre autres citoyens, de se présenter devant le conseil. Critias leur enjoignit d'aller à Salamine, d'y arrêter Léon, et de l'amener à Athènes. Socrate voyant trop bien quel étoit le but de cet ordre, et le trouvant contraire aux lois, eut le courage de désobéir. Les quatre autres, moins scrupuleux ou plus timides, firent ce qu'on exigeoit.

Dans ces temps malheureux, être

arrêté ou condamné, c'étoit à peu-près la même chose. Léon, Nicératus et Antiphon, furent immédiatement livrés aux bourreaux.

Quelques nombreuses que fussent les exécutions, les confiscations qui en résultoient ne suffisoient pas pour remplir le déficit des revenus publics. Les besoins de la guerre, le salaire que recevoient les affidés des trente, entraînoient des dépenses considérables. On crut devoir y suppléer par des extorsions sur les étrangers domiciliés à Athènes. Il y avoit parmi eux des gens très-riches; on prétexta leur peu d'affection pour le gouvernement actuel; on mit en accusation huit ou dix des plus opulens, et pour mieux masquer le dessein qu'on avoit en vue, on fit partager leur sort à deux domiciliés de la classe indigente.

L'orateur Lysias étoit un de ces

habitans étrangers ; il fut enveloppé dans la proscription. Son père Céphale étoit de Syracuse ; des troubles civils l'avoient forcé de s'expatrier ; il étoit venu s'établir avec une fortune considérable en Attique, du temps de Périclès. Il étoit honoré de l'amitié de ce grand homme, et de celle de Socrate ; la maison qu'il possédoit au Pirée, est le lieu supposé de la scène de ces dialogues si fameux, sous le titre de république de Platon. Lysias avoit voyagé très-jeune en Italie, avec l'historien Hérodote, à l'époque ou l'on avoit fondé la colonie de Thurium, sur les ruines de Sybaris. Il y avoit trente ans qu'il y demeuroit, lorsque les Athéniens ayant éprouvé des revers en Sicile, Thurium cessa d'être un asile assez sûr pour les hommes riches qui ne vouloient pas accepter, ou ne pouvoient pas obtenir la protection de

Lacédémone ; Lysias réalisa donc toute sa fortune, et revint à Athènes. Il s'associa avec son frère Polémarque, pour établir une manufacture de boucliers, où l'on employoit plus de cent esclaves.

Lysias étoit à souper avec quelques étrangers, lorsqu'on vint l'arrêter ; on le mit sous la garde d'un nommé Pison, et l'on s'occupa de faire l'inventaire de tous ses effets mobiliers. Craignant que sa vie ne fût en danger, Lysias fit un accommodement avec son gardien ; il fut convenu que, moyennant un talent (5400 fr.), celui-ci le laisseroit évader ; mais pour le payer, il fut obligé d'ouvrir un coffre où il y avoit en or et en argent, près de six fois cette somme. Pison s'empara de tout.

Il étoit inutile de se plaindre. Lysias fut conduit dans une autre maison, d'où il parvint à s'échapper ; il

se rendit au Pirée, et s'embarqua pour Mégare. Son frère Polémarque moins habile ou moins heureux, fut jeté dans la prison commune, et, sans forme de procès, en vertu d'un ordre des trente, il fut condamné à boire la fatale ciguë. On confisqua les propriétés des deux frères.

La courageuse résistance de Théramène détermina ses collègues à se défaire de lui. Le conseil suprême de justice, tout dévoué qu'il étoit aux volontés des trente, ne paroissoit pas disposé à sévir contre Théramène; cependant on résolut de lui faire faire son procès en règle. On commença par gagner ou par intimider quelques membres du conseil de justice; on plaça autour de la salle, des hommes qui avoient des armes cachées sous leurs habits. Les trente s'assemblèrent, Théramène prit rang parmi eux; alors Critias se levant;

l'accusa de haute-trahison. Cependant les faits qu'il articuloit, n'étoient pas de nature à établir une trahison prévue par la loi.

Théramène étoit éloquent et avoit beaucoup de présence d'esprit; il se défendit avec un merveilleux sang-froid. Il démontra si bien l'utilité des mesures qu'il avoit toujours recommandées; il prouva avec tant de force, non-seulement l'iniquité, mais les dangers de celles dont Critias avoit été l'instigateur, qu'il disposa en sa faveur la majorité du conseil.

Le moment étoit pressant; Critias voyoit sa proie toute prête à lui échapper, et lui-même, dans le plus grand péril. Il sortit de la salle, et rentra avec les hommes armés. « Je crois, « dit-il, en s'adressant à ses collè- « gues, qu'il est du devoir de ma « place d'empêcher que ceux qui

« exercent sous moi une autorité in-
« férieure ne soient trompés et égarés.
« La foule qui inonde ces portiques
« déclare qu'elle ne veut point met-
« tre bas les armes, si vous acquittez
« un homme dont le plan bien connu
« est de renverser le gouvernement.
« D'après la nouvelle loi, il a été
« ordonné que les citoyens compris
« dans la liste des trois mille ne pour-
« roient être condamnés à une peine
« capitale, que d'après un jugement
« de la cour suprême de justice; mais
« l'autorité du conseil des trente est
« absolue. Je compte sur votre ap-
« probation unanime, pour rayer
« le nom de Théramène de la liste,
« et je demande que nous, conseil
« des trente, nous prononcions con-
« tre lui l'arrêt de mort qu'il a en-
« couru ».

Les Athéniens qui, sous leur ré-
gime démocratique, avoient été té-

moins des mesures les plus irrégulières et les plus tyranniques, ne virent rien d'étonnant dans de pareils procédés; ni les trente, ni le conseil de justice ne firent aucune opposition. Théramène voyant que sa perte étoit résolue, eut recours au seul expédient qui lui restoit; il se jeta au pied de l'autel (car dans toutes les salles de conseil, parmi les Grecs, il y avoit toujours un autel). Je sais, dit-il, que la sainteté de cet asile ne me protégera pas; mais du moins je veux qu'il soit démontré que l'impiété de ces hommes égale leur injustice.

Sur ces entrefaites les trente avoient mandé les officiers de la haute justice, appelés les *onze*, à cause de leur nombre. Ils entrèrent dans la salle du conseil avec leurs gens. Critias leur dit que Théramène venoit d'être condamné à mort, conformé-

ment aux lois, et qu'ils eussent à faire leur devoir. En vain Théramène se récria contre l'illégalité et contre la profanation. Les membres du conseil effrayés par la violence gardèrent le silence. Satyrus, l'un des onze, donna le premier l'exemple, en se saisissant de Théramène, en l'arrachant de l'autel et en le conduisant dans la prison.

Soit par inattention, soit par excès de confiance, ce cortège passa par la place publique, qui étoit le chemin le plus court. Théramène élevant la voix, chercha à exciter le peuple en sa faveur; mais les Athéniens étoient trop comprimés par la terreur pour entreprendre quelque résistance. Théramène fut conduit dans la prison, et but la ciguë avec sérénité.

Après la mort de cet homme courageux, les tyrans ne furent arrêtés

par aucune considération ; ils s'emparèrent des terres et des maisons de campagne qui étoient à leur convenance ; et bientôt ils donnèrent l'ordre de quitter Athènes à tous ceux qui n'étoient pas inscrits sur la liste des trois mille. La plus grande partie des exilés se réfugia au Pirée; mais la jalousie de leurs oppresseurs ne leur permit pas de rester long-temps dans cet asile. Heureusement pour eux, le parti dominant dans la ville voisine de Mégare, étant attaché à la démocratie, embrassa leur cause avec chaleur. Thèbes leur fit le même accueil.

Du nombre de ces bannis étoit Thrasybule, fils de Lycus, déjà connu pour avoir rendu à son pays les plus importans services. Thrasybule épia le moment où il se présenteroit des circonstances favorables pour agir. Vers le milieu de l'hiver ;

et six mois à peine après l'établissement des trente, à la tête seulement de soixante-dix hommes armés de toutes pièces, il s'empara de Phylé, forteresse de l'Attique, sur le territoire de la Béotie.

Une telle entreprise devoit paroître au premier coup-d'œil l'excès de la témérité et de la présomption. Les trente en furent peu alarmés ; ils crurent qu'il leur suffisoit, pour empêcher le pillage des propriétés voisines et pour rétablir le bon ordre, d'envoyer un petit corps de troupes. Phylé n'étoit guères qu'à quatre lieues d'Athènes. Le détachement arriva dans la matinée, essaya de prendre la place d'assaut, mais n'y put réussir. Les Athéniens, dans la célérité de leurs opérations, à une si petite distance, et croyant avoir affaire à un ennemi peu formidable, avoient négligé d'apporter des tentes

et autres effets de campement. Cependant, comme le temps étoit beau, ils résolurent de rester devant la place, et commencèrent immédiatement la contre-vallation. Dans la même nuit, il tomba de la neige, et ils en souffrirent tellement que le lendemain ils repartirent pour Athènes. L'ennemi les poursuivit avec tant d'activité qu'il prit une partie de leurs bagages.

Si Thrasybule eût commencé ses hostilités avec des troupes nombreuses, il eût excité des alarmes qui eussent ruiné son entreprise; à moins de remporter sur-le-champ quelqu'avantage signalé, il lui eût été difficile de se procurer des vivres; mais la saison favorisoit sa tentative hardie. Il n'étoit pas aisé de tenir la campagne devant Phylé avec des troupes nombreuses et au milieu de l'hiver. Les Lacédémoniens n'auroient pas

pour un motif aussi léger fait sortir des troupes du Péloponnèse.

Les trente, après cet échec, semblèrent ne rien craindre autre chose, sinon que la garnison ne fît des courses dans la campagne. Pour prévenir ces ravages, ils firent observer la forteresse par la plus grande partie des troupes athéniennes. Mais un premier succès ayant donné plus de crédit à Thrasybule, il parvint à rassembler sept cents hommes armés, surprit au point du jour le camp ennemi, tua cent vingt hommes et mit le reste en déroute.

La surprise qu'excita un pareil événement, le fit paroître plus important qu'il n'étoit en lui-même; bientôt les tyrans ne se crurent plus en sûreté à Athènes, jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu des secours de Sparte. Ils pensèrent donc à se retirer à Elensis, qui, après la capitale, étoit la plus

grande ville de l'Attique. Cette place étoit favorablement située pour recevoir des renforts du Péloponnèse ; les fortifications étoient en assez bon état ; mais la plupart de ses habitans avoient de l'aversion pour le nouveau gouvernement. Cependant les trente comptoient trop sur leur cavalerie, pour rien redouter à cet égard. En effet l'ordre équestre étant composé des premières familles du pays, et par conséquent de celles qui avoient été plus ou moins victimes de la tyrannie populaire, tous ceux qui en faisoient partie, avoient dû nécessairement approuver un changement quelconque dans la constitution.

Critias se rendit à Eleusis, à la tête de la cavalerie ; il convoqua hors de la ville, sous prétexte d'une revue, tous les citoyens en état de porter les armes. Les habitans sortirent l'un après l'autre sans défiance ; mais

un détachement de cavalerie les attendoit; on arrêta tous ceux qui étoient les plus suspects, et on les amena liés et garottés à Athènes. Ces infortunés et d'autres qu'on avoit également arrêtés à Salamine, furent livrés à la merci de Critias et de ses complices.

Mais ce n'étoit pas assez; ils voulurent faire participer les trois mille à l'attentat exécrable qu'ils préparoient; en conséquence ils convoquèrent une assemblée des trois mille, dans le superbe théâtre nommé Odéon, l'un des monumens du goût et de la magnificence de Périclès. Là Critias harangua la multitude, et provoqua contre les prisonniers une condamnation à mort. On donna les suffrages par scrutin, comme du temps de la démocratie, mais à découvert, afin de connoître ceux qui trahissoient la cause des tyrans.

Les prisonniers d'Eleusis et de Salamine, au nombre de trois cents, furent tout d'une voix condamnés à mort.

Cette politique abominable, avoit cependant si peu d'efficacité pour maintenir le pouvoir de Critias, que peu de temps après, Thrasybule conduisant un corps d'environ mille hommes pesamment armés, se mit en marche pendant la nuit, et s'empara du Pirée sans coup férir. Les trente se disposèrent à l'y attaquer avec toutes leurs forces.

Le Pirée, depuis que les Lacédémoniens en avoient détruit les fortifications, étoit absolument ouvert. Thrasybule se retira dans le faubourg voisin de Munichie, où la position étoit plus avantageuse. Les trente livrèrent un assaut à la place.

Critias étoit déterminé à vaincre ou à périr; cette dernière partie de ses

vœux fut seule satisfaite. Hippomaque, autre membre du conseil des trente, perdit aussi la vie. Leur armée fut mise en déroute, et Thrasybule remporta une victoire complète. Les vainqueurs s'emparèrent des armes des vaincus; mais ils respectèrent leurs autres dépouilles, attendu qu'ils étoient leurs concitoyens.

Après la bataille, le parti vaincu demanda et obtint une trève pour enterrer ses morts. On entra en pourparlers. Les partisans de Thrasybule séduisirent quelques uns des trois mille, et le lendemain ces derniers s'étant assemblés, portèrent, après de longs débats, un décret par lequel les trente étoient déposés et remplacés par un conseil de dix magistrats. Les trente ne firent aucune résistance contre cette mesure; on n'employa à leur égard aucune violence. Deux d'entr'eux, Eratosthènes et Phédon

furent nommés membres du nouveau conseil; les autres, aussi pusillanimes que cruels, aussi méprisés que méprisables, se retirèrent à Eleusis.

Les dix avoient reçu la commission expresse d'entrer en accommodement avec Thrasybule; mais ils ne furent pas plutôt investis de l'autorité suprême qu'ils suivirent une autre marche. Il leur répugnoit trop de rétablir la démocratie, et de se mettre au niveau des simples citoyens. Lysimaque, général de la cavalerie, l'un des plus chauds antagonistes de la démocratie, les encouragea dans leur résolution. La cavalerie animée du même esprit se tint constamment à l'Odéon, les chevaux sellés et bridés tout prêts à partir, car on s'attendoit à être attaqué par les troupes du Pirée.

Sur ces entrefaites, une foule de

citoyens et d'autres habitans de toutes les classes, qui s'étoient soustraits à la tyrannie des trente, attirés par la renommée de Thrasybule, s'empressoient de se rendre auprès de lui. La plus grande partie ayant été désarmés en vertu des mesures qu'avoit prises Critias, n'apportèrent que leur courage et leur zèle; mais ils prirent les premières armes qui leur tombèrent sous la main. Quelques-uns se firent des boucliers avec du bois ou de l'osier.

Le dixième jour après l'occupation du Pirée, les partisans de Thrasybule tinrent une assemblée générale où ils jurèrent une fidélité inviolable à la cause commune. Ils s'engagèrent non-seulement à établir parmi eux l'égalité de droits, mais à accorder le rang de citoyens à tous les étrangers qui combattroient dans cette campagne. Déjà le nombre des sol-

dats pesamment armés étoit assez considérable ; celui des troupes légères l'étoit encore davantage, et ils avoient soixante-dix cavaliers ; ils étoient maîtres de toute la campagne de l'Attique ; les vivres ne leur manquoient pas. Ils résolurent d'entreprendre le siège de la capitale.

A peu près vers le même temps, ceux des trente qui s'étoient réfugiés à Eleusis, et le conseil des dix qui gouvernoit à Athènes, envoyèrent des ministres à Sparte.

Lacédémone dont le gouvernement étoit d'ailleurs trop mal organisé pour porter au loin sa domination, étoit elle-même déchirée par des factions intestines. Cependant son gouvernement sentit qu'il étoit urgent de soutenir à Athènes la cause de l'oligarchie. Lysandre[1] et Libys son frère, furent envoyés, le premier avec le titre d'harmoste pour com-

mander en Attique, le second avec une escadre, pour seconder ses opérations. Lysandre ne demanda pas de troupes de terre lacédémoniennes; mais il exigea des Athéniens un prêt de cent talens [1] pour solder l'armée qu'il recruteroit dans les autres états du Péloponnèse. Il passa à Eleusis, où il fut rejoint par ces troupes mercenaires, et se prépara à assiéger le Pirée par terre et par mer.

Les espérances du parti oligarchique commencèrent à se relever; on regarda comme inévitable la chute de Thrasybule et de ses partisans.

Mais Thrasybule savoit très-bien que ses ennemis n'étoient pas unis entr'eux; non-seulement Lacédémone étoit troublée par des factions, mais ses alliés n'étoient pas empressés de servir ses intérêts; les Béotiens et les Corinthiens trouvèrent des pré-

[1] Environ 540,000 francs.

textes pour ne pas fournir leur contingent.

Pausanias, roi de Sparte, jaloux de l'influence de Lysandre, prit le commandement en chef. Ces forces réunies vinrent camper dans la plaine d'Halipédon devant le Pirée. On envoya un message à Thrasybule pour lui ordonner, à lui et à ses partisans, de mettre bas les armes, et de se retirer. Sur son refus, Pausanias donna un assaut à la place. Cet assaut fut sans succès. Le lendemain il y eut une autre action dans laquelle les Lacédémoniens remportèrent l'avantage.

Pausanias étoit cependant plus jaloux de soumettre les démocrates athéniens par des négociations, que de les réduire par la force des armes. Il quitta sa position devant le Pirée, et vint camper sous les murs d'Athènes. Là il se mit à traiter avec des

envoyés de Thrasybule. Les dix et leurs partisans furent alarmés de ces négociations ; ils convoquèrent l'assemblée générale, et firent passer un décret par lequel on décida d'envoyer à Lacédémone des ambassadeurs chargés de représenter que le nouveau gouvernement d'Athènes s'étoit mis sous la protection de celui de Sparte, et que l'intérêt commun exigeoit qu'on ne traitât avec les rebelles de Munychie et du Pirée, que sous la condition qu'ils se rendroient à discrétion.

Les éphores se comportèrent néanmoins avec une sage modération envers les deux partis. Ils arrêtèrent que quinze commissaires se concerteroient avec le roi Pausanias pour terminer de la manière la plus impartiale et la plus équitable les différends qui existoient entre les Athéniens.

Cette résolution que nous voudrions croire le fruit de la générosité, mais qui étoit évidemment dictée par l'esprit de parti, fut ponctuellement et fidèlement exécutée. Les Athéniens de tous les partis, à l'exception des anciens membres du conseil des trente et de leurs principaux adhérens, furent réintégrés dans leurs droits de citoyens. On exigea d'eux le serment solennel, qu'ils vivroient en paix, et qu'on oublieroit respectivement le passé. Ceux qui étoient exceptés de l'amnistie eurent la faculté de se retirer à Eleusis.

Cela fait, Pausanias se retira avec l'armée péloponnésienne, et laissa les Athéniens aviser comme ils le jugeroient à propos à leur administration intérieure.

La retraite des Lacédémoniens fut pour Thrasybule et ses partisans le

signal de se rendre à Athènes. Ils marchèrent en formant un cortège solennel, montèrent dans la citadelle, et offrirent leurs armes en actions de graces à Minerve.

Une assemblée du peuple fut convoquée pour délibérer sur les mesures que les circonstances exigeoient. Phormisius, un des officiers de Thrasybule, proposa que les propriétaires de terre, eussent seuls le droit de voter dans l'assemblée générale, et d'être nommés magistrats.

Thrasybule plus prudent vit que ce n'étoit pas là le remède qu'il falloit aux maux excessifs que l'ancien gouvernement avoit causés. Plus de cinq mille citoyens auroient été par cette mesure dépouillés des privilèges dont ils jouissoient sous l'ancienne constitution. Leur sort n'eût guère été meilleur que celui des esclaves. Il prononça un discours pour recom-

mander aux différens partis d'oublier leurs haines, et d'observer exactement l'amnistie. L'assemblée adopta son avis ; on nomma aux magistratures suivant l'ancien mode, et le gouvernement redevint purement démocratique. C'est ainsi que par la sagesse et la modération de sa conduite civile, en même temps que par ses talens militaires, Thrasybule eut la gloire de rétablir la république athénienne, et d'être en quelque sorte le second fondateur d'Athènes.

Cependant l'Attique ne fut pas réunie sous un seul gouvernement; elle fut divisée comme en deux républiques, l'une démocratique dont Athènes étoit la capitale ; l'autre oligarchique dont Eleusis étoit le chef-lieu.

Cet arrangement sembloit parfaitement convenir à la politique de Lacédémone, car il lui donnoit plus

de facilité pour tenir tout dans sa dépendance. Cependant le gouvernement négligea toutes les précautions qui eussent été nécessaires ; on étoit trop occupé des démêlés entre le parti de Pausanias et celui de Lysandre.

Sur ces entrefaites, le peuple d'Athènes reçut la nouvelle alarmante qu'à Eleusis on enrôloit des troupes mercenaires [1]. Tous ceux qui étoient en état de porter les armes furent mis sur pied ; on marcha sans délai contre la ville d'Eleusis.

Les chefs du gouvernement oligarchique ayant eu l'imprudence d'entrer en pourparlers avec leurs ennemis furent massacrés ; mais heureusement la fureur du peuple sut se contenir. Les assassinats ne furent pas poussés plus loin ; on fit la paix, et les réfugiés à Eleusis, qui pour la

[1] L'an 402 avant J. C.

plupart, étoient des plus nobles et des plus riches familles de l'Attique, recouvrèrent le rang et les prérogatives de citoyens d'Athènes. Ce fut à dater de cette époque que le territoire de l'Attique ne forma plus qu'une république.

Pendant que tous ces événemens se passoient à Athènes, on ne voit aucunement figurer Alcibiade ; les historiens contemporains ne prononcent pas même son nom, depuis le conseil si salutaire et si peu suivi qu'il avoit donné avant la malheureuse journée d'AEgospotamos. Cependant on trouve dans les écrivains postérieurs sur la vie de cet illustre personnage, des détails trop intéressans pour que nous les passions sous silence.

Alcibiade avoit, à ce qu'il paroît, dans la Chersonèse de Thrace, un domaine considérable dont il avoit

hérité de ses ancêtres, et même l'autorité d'un prince. Lorsqu'il eut été une seconde fois dépouillé par ses concitoyens du commandement militaire dont ils l'avoient investi, et contraint à chercher sa sûreté en pays étranger, il se retira dans ses propriétés de la Thrace, et y jouit de la considération qui étoit due à ses grands talens et au rôle important qu'il avoit joué.

Cependant l'éclat même de sa réputation lui devint funeste, et il fut enveloppé dans les désastres de sa patrie. Alcibiade se voyant menacé d'être arrêté dans la Chersonèse, passa en Bithynie, et se lia d'amitié avec le satrape de ce pays nommé Pharnabaze. Le repos n'étoit pas fait pour Alcibiade, il ne se contenta pas de cet asile ; il fit des intrigues, non-seulement pour rentrer dans son pays, mais pour rendre à sa patrie

l'ancienne prééminence qu'elle avoit eue dans la Grèce.

Son ambition étoit excitée, et son plan étoit en quelque sorte tracé par l'exemple des succès qu'avoit obtenus Thémistocle à la cour de Perse. Sous la protection et sous les auspices de Pharnabaze, il se proposa de faire un voyage à Suze. Il étoit sur le point d'exécuter ce dessein, lorqu'il fut, on ne sait à l'instigation de qui, attaqué dans sa maison par une multitude de gens armés. On a accusé de cet attentat Pharnabaze, les Lacédémoniens et même les propres passions d'Alcibiade; mais le satrape a donné trop de preuves d'intégrité, d'honneur et de grandeur d'ame pour qu'on puisse le soupçonner d'une pareille violation des droits de l'hospitalité. Les assassins n'ayant à combattre qu'un petit nombre de domestiques, n'osèrent cependant pas s'in-

troduire dans la maison à force ouverte ; ils y mirent le feu, Alcibiade en sortit, et tomba l'épée à la main sur ses ennemis. Ceux-ci aussi lâches que scélérats, prirent la fuite ; mais ils l'accablèrent de loin d'une grêle de javelots et de flèches. Ainsi périt cet homme extraordinaire, avant qu'il eût atteint sa quarantième année.

CHAPITRE XXVII.

Notice sur l'histoire civile d'Athènes et sur la condition du peuple athénien dans l'intervalle du siècle de Périclès à celui de Demosthènes. Progrès de la philosophie et des belles-lettres dans la Grèce.

La preuve la plus solide que l'on puisse donner du mérite des lois de Solon, c'est qu'au milieu de toutes les révolutions du gouvernement athénien, elles ne cessèrent pas d'être respectées. Les pouvoir législatif et exécutif qui, dans les anciens gouvernemens, n'avoient jamais été bien clairement définis, reçurent sans doute des altérations; le pouvoir judiciaire fut déféré à de nouveaux tribunaux; mais jamais aucun démagogue n'osa attaquer di-

rectement la législation de Solon. Cependant il n'exista pendant plusieurs siècles qu'une seule copie complète de ces lois ; on la gardoit soigneusement dans la citadelle ; tout le monde pouvoit en prendre communication, et en copier des extraits.

Au milieu des troubles qui précédèrent la conclusion de la guerre du Péloponnèse, on décréta qu'il en seroit fait une seconde copie à l'usage du public. Le soin de faire ou de surveiller cette transcription fut confié à Nicomaque, Athénien distingué, et du parti oligarchique. On avoit cru qu'il suffiroit de quatre mois pour terminer cet ouvrage ; mais les agitations intestines, les guerres étrangères et enfin la prise de la ville, apportèrent tant d'obstacles, que la copie ne fut achevée qu'au bout de six ans.

Au milieu des désordres qui sui-

virent, l'intérêt particulier trouva moyen de faire un tort irréparable au code en lui-même ou du moins à sa réputation. On accusa Nicomaque d'en avoir altéré plusieurs passages ; et si l'on en croit un plaidoyer de Lysias prononcé dans le temps où Lysandre faisoit le siège d'Athènes, Cléophon, l'un des meneurs populaires, fut condamné et exécuté en vertu d'une loi prétendue qu'on y avoit interpolée. Au surplus il y a lieu de croire que le code de Solon ne subit pas d'altérations essentielles: les légers changemens qui y furent faits par les trente n'eurent d'autre objet que de les autoriser à employer des sommes plus considérables dans les fêtes publiques. Après l'expulsion des trente, et lors du rétablissement de la démocratie, on éprouva l'inestimable avantage de posséder un système de lois que le peuple étoit ac-

coutumé à révérer. La république d'Athènes fleurit de nouveau sous les sages règlemens de Solon. Son code, ainsi que quelques statuts non abrogés de Dracon, suffisoient pour la dispensation de la justice. Il fut décrété que toutes les autres lois seroient suspendues jusqu'à ce qu'on en eût fait une révision générale.

Thrasybule et ceux de ses partisans qui gouvernoient à leur gré les assemblées du peuple, méritent certainement tout l'honneur de ce calme politique dont jouit désormais Athènes. Depuis la mort de Périclès on n'avoit pas goûté un bonheur aussi parfait.

Cependant ils ne purent empêcher que les sycophantes ne reprissent leur rôle odieux, et ne tourmentassent les gens de bien par leurs calomnies. Un des premiers contre lesquels ils essayèrent leur pouvoir, fut Alcibiade

fils de l'homme celèbre du même nom, qu'il avoit eu de Dinomaque, fille de Mégaclès, la plus noble et la plus riche héritière qui de son temps existât à Athènes.

Le jeune Alcibiade, faute de talens, d'activité ou d'occasion, ne jouoit pas à beaucoup près un rôle proportionné à la réputation de son père. Nous ne le connoissons guère que par deux plaidoyers composés par les deux plus fameux orateurs de cette époque; l'un pour l'accuser, l'autre pour le défendre.

Le peuple d'Athènes avoit décrété une expédition militaire dont nous ne connoissons pas l'objet. Les généraux avoient reçu le pouvoir de nommer les citoyens qui serviroient dans cette campagne. Soit par esprit de parti, soit par vengeance particulière, soit pour flatter le bas-peuple, on désigna, pour servir comme sim-

ples fantassins, des hommes d'un rang élevé et d'une grande fortune. La plupart craignant les suites de leur désobéissance, acquiescèrent à cette réquisition injurieuse. Le jeune Alcibiade osa résister. Il monta à cheval, se mit dans les rangs de la cavalerie, et dit qu'il étoit à son poste; qu'il étoit prêt à remplir les devoirs que la constitution et les lois exigeoient de lui.

Les ennemis d'Alcibiade employèrent, pour le perdre, un motif spécieux; ils citèrent une loi militaire contre la lâcheté; ils dirent qu'Alcibiade, sommé de faire le service de l'infanterie, avoit préféré celui de la la cavalerie comme moins dangereux; qu'en conséquence il s'étoit rendu coupable de poltronnerie.

Ils firent valoir encore une autre loi portée contre ceux qui se permettroient d'entrer dans la cavalerie,

sans l'approbation du conseil, et sans avoir subi l'épreuve du scrutin appelé *docimasie*.

Cependant Alcibiade sortit victorieux de ce procès. Le général en chef et ses neuf collègues déclarèrent que, quoique Alcibiade eût été requis de servir dans l'infanterie, il avoit pu légitimement se placer dans la cavalerie.

Probablement les lois athéniennes ne portoient pas, comme nos lois modernes, la défense de mettre deux fois un accusé en jugement pour le même fait. Nous voyons en effet par le fragment d'une seconde harangue composée par Lysias, que les généraux furent sommés par des menaces de se rétracter et de dire en face du peuple qu'ils avoient porté un faux témoignage.

Le jeune Alcibiade essuya une nouvelle procédure au sujet des pré-

tendues violences commises quelques années auparavant par son père. Celui-ci avoit enlevé de force à un nommé Tisias, une couple de chevaux avec lesquels il avoit gagné le prix des chars aux jeux olympiques. Nous avons encore le discours qu'Isocrate composa, et que le jeune Alcibiade prononça pour sa défense. Ce que cette harangue contient de plus remarquable, c'est la peinture énergique des vexations des sycophantes.

Outre le fils d'Alcibiade, la persécution des sycophantes s'étendit aux petits-fils du bon et infortuné Nicias. Cette famille étoit véritablement malheureuse. Nicératus fils de Nicias et Eucratès son frère avoient péri victimes de la tyrannie des trente. Les fragmens de la défense qui fut prononcée pour les petits-fils par Lysias, ne nous apprennent pas de quel crime ils étoient accusés. Il se

plagnoit seulement de ce qu'on violoit à leur égard la loi d'amnistie. Ces frères étoient au nombre de trois; il paroît qu'un seul fut condamné, et les deux autres acquittés.

Le siècle dont nous nous occupons est celui où fleurirent Platon, Xénophon et tant d'autres philosophes. L'origine de la philosophie parmi les Grecs remonte à Thalès, qui étoit l'un des principaux citoyens de Milet, dans le temps où les Grecs d'Asie se révoltèrent contre les Perses, et à une époque voisine de celle où les Perses firent eux-mêmes leur première invasion dans la Grèce.

Thalès avoit tiré lui-même des Egyptiens les connoissances qui l'ont rendu si illustre parmi ses contemporains, et qui ont transmis avec éclat son nom aux races suivantes. Il fut, dit-on aussi, le pre-

mier des Grecs, qui sut calculer une éclipse de soleil.

Bientôt après, Pythagore éloigné de Samos, sa patrie, par des troubles politiques, répandit dans les villes grecques d'Italie des lumières qu'il avoit tirées à-peu-près de la même source.

Du calcul des éclipses on passa à des spéculations plus vastes ou plus intéressantes. La structure du monde, la nature de la matière ou de l'esprit, les lois qui régissent les mouvemens des corps célestes furent des objets qui occupèrent les Grecs d'Asie. Le défaut de matériaux et de méthodes, et surtout le défaut de livres ne permettoient guère d'étudier dans la retraite. C'étoit par des leçons orales que les sciences étoient communiquées des professeurs aux élèves. Les gymnases et les portiques bâtis d'abord pour les exercices du

corps, devinrent le rendez-vous des moralistes et des beaux esprits.

Le goût des sciences commença à devenir universel chez les Athéniens sous l'administration sage et douce des Pisistratides; mais les sciences elles-mêmes étoient dans l'enfance. Les troubles intérieurs, les invasions des Perses et d'autres circonstances non moins déplorables, en arrêtèrent la propagation. Ce ne fut qu'après que les talens supérieurs de Périclès eurent rétabli la tranquillité, que les sciences reprirent à Athènes une vigueur nouvelle. Anaxagore de Clazomène, instituteur et ami de Périclès, formé dans les écoles d'Ionie, introduisit, dit-on, le premier ce qu'on peut appeler proprement la philosophie. C'est à lui que l'on attribue d'avoir conçu la première idée d'un Etre éternel, tout-puissant, essentiellement bon, ou, comme il

l'a dit lui-même, un esprit parfait, indépendant du corps, la cause ou le créateur de toutes choses.

Anaxagore avoit par conséquent peu d'estime pour les dieux adorés dans la Grèce ; il professoit que le soleil et la lune regardés comme des divinités étoient des substances purement matérielles; que le soleil étoit un globe de pierre, et la lune une terre presque semblable à la nôtre.

Une doctrine aussi contraire aux idées reçues, ne pouvoit pas manquer de lui attirer des ennemis ; aussi une accusation d'impiété fut-elle lancée contre Anaxagore. Tout ce que l'autorité et l'influence de Périclès furent capables de faire pour son ami, ce fut de lui procurer les moyens de sortir de l'Attique.

Une autre branche d'instruction étoit cultivée par ceux qui, d'après la nature du gouvernement, étoient

constamment appelés à parler en public. Telles étoient les belles-lettres et la langue, les mathématiques, la législation, l'histoire et la politique. Quelques-uns au lieu de profiter par eux-mêmes de ces talens en se lançant dans la carrière de la politique, préférèrent d'en tirer un avantage moins brillant mais plus sûr, en les enseignant aux autres. Les premiers qui se distinguèrent dans cette profession, étoient étrangers à Athènes. Tels furent Gorgias de Léontium en Sicile, Prodicus de la petite île de Céos, et Hippias d'Elide. Leurs succès en engagèrent une infinité d'autres à suivre leur exemple. La Grèce et surtout Athènes furent bientôt remplies de Sophistes, ou professeurs de sagesse, enseignant toute espèce de sciences.

Il n'y avoit pas long-temps que cette profession étoit en honneur,

et aucun Athénien ne s'étoit encore illustré dans aucune branche de la philosophie, lorsque Socrate, fils de Sophroniscus, fixa l'attention publique par des talens singuliers et par la tournure particulière de son esprit. Son père étoit un statuaire peu distingué dans son état, mais vivant dans l'intimité avec Lysimaque, fils du grand Aristide.

Les principes sublimes de théologie, tels que les avoit professés Anaxagore, firent impression sur l'esprit de Socrate encore jeune. Il réfléchit sur les devoirs de l'homme envers cet être qu'Anaxagore représentoit comme son créateur. Il fut frappé de cette idée que, si la providence divine intervenoit dans le gouvernement du monde, les devoirs de l'homme envers l'homme peu considérés par les poëtes ou par les prêtres à qui ils ne paroissoient avoir

aucun rapport avec la religion, et que les philosophes avoient jusqu'alors presque totalement négligés, étoient nécessairement une branche principale des devoirs de l'homme envers Dieu. Il reconnut aussi les défauts de la religion, de la morale et des gouvernemens de la Grèce. Sa manière de communiquer ses idées n'étoit pas d'employer la forme ordinaire des préceptes. Il proposoit une question, et faisant à ceux avec qui il discutoit une série de demandes, il les amenoit de conséquences en conséquences à une conclusion.

Xénophon, disciple de Socrate, nous apprend comment ce grand homme passoit son temps. Il étoit presque toujours en public; dès le matin, il fréquentoit les promenades et le gymnase. Lorsque le peuple étoit rassemblé sur la place publique, il s'y trouvoit. Le soir il se rendoit partout où

il espéroit trouver une société agréable. En quelque endroit qu'il fût, c'étoit lui qui animoit la conversation. La vivacité de ses saillies rendoit son entretien agréable autant qu'il étoit instructif. Cependant il aimoit à entendre les autres, et les écoutoit avec beaucoup de patience.

Il n'avoit pas la prétention de pénétrer les mystères qui nous dérobent la nature de la divinité ; il n'enseignoit pas même directement l'unité de dieu, quoiqu'on puisse induire cette doctrine de beaucoup de passages des discours qu'on nous a conservés de lui. Il semble même qu'il évitoit avec soin de disputer sur le polythéisme qui étoit la base de la religion des Grecs. Loin de proposer des innovations dans le culte et les rites religieux, il assistoit régulièrement aux sacrifices, soit aux autels publics, soit dans l'intérieur de sa

famille. Il paroît avoir été persuadé que la divinité révéloit l'avenir aux hommes, par différens signes; par les oracles, les rêves et les présages de toute espèce. En conséquence il consultoit les oracles et recommandoit cet usage dans toutes les occasions importantes ou douteuses. Un homme du caractère de Socrate, ne devoit pas dans de pareilles circonstances se mêler des affaires publiques. Non-seulement il ne sollicita aucun emploi; mais il ne voulut point prendre part aux contestations politiques. Au milieu des révolutions qui agitèrent sa patrie, il resta parfaitement passif. Lorsqu'il fut appelé à porter les armes, il remplit avec exactitude ses devoirs de soldat; il se trouva aux combats de Potidée, d'Amphipolis et de Délium. Il fut revêtu malgré lui de quelques charges; il fut une fois président de l'as-

semblée générale, et une autre fois membre du conseil des cinq cents.

Nous ne savons pas à quelle époque Socrate devint célèbre comme philosophe; mais il jouoit nécessairement déjà un rôle distingué lorsque Aristophane fit contre lui sa comédie des Nuées. C'étoit dans la dixième ou onzième année de la guerre du Péloponnèse, et il étoit âgé de quarante six ou quarante sept ans. Suivant la coutume du temps, il fut livré en plein théâtre à la risée publique, sous son propre nom et comme un des personnages de la pièce. Il paroît qu'il existoit une antipathie réciproque entre les poëtes comiques collectivement et les sophistes ou philosophes. La licence des premiers ne devoit pas échapper à la censure des derniers qui favorisoient au contraire les poëtes tragiques. Euripide et Aristophane étoient des ennemis

mortels; Socrate non-seulement étoit lié avec Euripide, mais on dit même qu'il l'aida à composer quelques-unes de ses tragédies.

Aristophane représente Socrate dans la comédie des *Nuées*, comme un homme débauché et comme un faux savant qui prétend ridiculement connoître les sciences occultes. Il le fait converser avec les nuées, comme si c'étoient des divinités; il suppose que Socrate enseignoit aux principaux jeunes gens d'Athènes à mépriser les dieux de la Grèce et à tromper les hommes.

L'auditoire accoutumé à recevoir avec transport les satires les plus virulentes, applaudit aux traits d'esprit dont pétilloit la pièce, mais la haute vénération que l'on avoit pour le caractère de Socrate empêcha que le poëte n'obtînt un succès aussi complet qu'il s'en étoit flatté. La cou-

ronne destinée aux poëtes dramatiques dont l'ouvrage étoit le plus digne de la faveur du peuple, et qu'Aristophane avoit si souvent remportée, lui fut refusée cette fois.

Vingt deux ou vingt trois ans s'étoient écoulés depuis la première représentation des Nuées; Athènes avoit vu quatre révolutions changer son gouvernement; il y avoit déjà trois années que Thrasybule avoit rétabli la paix, lorsqu'un jeune homme nommé Mélitus se présenta devant l'archonte-roi, et dans la forme accoutumée rendit une plainte contre Socrate. Il accusa ce philosophe de mépriser les dieux, de vouloir introduire de nouvelles divinités, et enfin d'avoir corrompu la jeunesse.

Xénophon assure qu'en prenant un peu le ton de suppliant, Socrate eût aisément obtenu son absolution; mais ni les avertissemens ni les priè-

res de ses amis ne purent le détermi-ner à une telle bassesse. Au contraire, dans sa défense devant le peuple, il dit que ce n'étoit pas pour lui-même qu'il plaidoit, mais pour l'intérêt de ses concitoyens, afin de leur épargner le crime d'une condamnation injuste. Il étoit d'usage que les accusés implorassent la faveur des juges en répandant des larmes, en plaçant leurs enfans auprès de la tribune, afin d'inspirer la pitié; Socrate par respect pour ses juges, autant que pour lui-même, crut devoir s'abstenir de pareils moyens, quoiqu'il fût persuadé que par cette conduite il ne manqueroit d'aliéner les esprits, et de s'attirer un jugement défavorable.

La prononciation de sa condamnation ne parut faire sur lui aucune impression; c'étoit la coutume que l'exécution des hommes condam-

nés à mort, eût lieu le lendemain. Il arriva que le procès de Socrate fut terminé la veille d'une fête solennelle, à l'occasion du départ de la galère qui devoit porter à Délos les offrandes annuelles. En pareille circonstance, l'exécution étoit différée jusqu'au retour du vaisseau sacré. Il y eut en conséquence un sursis de trente jours à la mort de Socrate, et ses amis purent le visiter dans la prison. Pendant cet intervalle, il déploya une constance admirable. On prit des mesures pour le faire évader; le geolier fut corrompu à prix d'argent, et on loua un vaisseau qui devoit conduire Socrate en Thessalie; mais ni raisonnement, ni prières, ne purent l'engager à profiter de cette occasion; il avoit toujours, disoit-il, enseigné qu'il falloit obéir aux lois, et il ne vouloit pas donner un mauvais exemple. Ce fut en vain

qu'on lui représenta que l'arrêt étoit une œuvre d'iniquité ; il répondit qu'un tort ne réparoît pas un autre tort. Il attendit avec une tranquillité parfaite le retour du vaisseau sacré ; il s'entretint avec ses amis sur l'immortalité de l'ame, sur les avantages de la vertu ; enfin entouré de ses amis, il prit la coupe fatale et mourut.

CHAPITRE XXVIII.

Expédition de Cyrus, fils de Darius Nothus, en Asie, jusqu'à la bataille de Cunaxa.

Nous avons vu que dans les dernières années de la guerre du Péloponnèse, les affaires de la Grèce devinrent plus que jamais liées à celles de la Perse ; c'est ici le lieu de nous occuper de quelques circonstances qui concernent cet empire.

Les chances de la guerre du Péloponnèse avoient soustrait les Grecs d'Asie à la domination d'Athènes, pour les mettre sous le joug, non pas de Lacédémone victorieuse, mais d'un maître étranger, du roi de Perse qui alors étoit allié de Sparte. Ce fut dans la dernière année de la guerre, et à l'époque de la prise d'Athènes, que Darius, second du nom [1], roi de Perse, termina sa carrière. Il eut pour successeur son fils aîné, Artaxerce, également second du nom, et que les Grecs surnommèrent *Mnémon* à cause de sa prodigieuse mémoire. Darius, dans les derniers momens de sa maladie, avoit demandé à voir encore une fois Cyrus, le plus chéri de ses fils, et il l'avoit fait venir de son gouvernement de Lydie.

Le jeune prince, pour obéir aux ordres de son père, se mit en marche

[1] On l'appelle aussi Darius Nothus.

avec un cortège tellement nombreux qu'on eût dit que c'étoit une armée. Ses troupes étoient d'une tenue magnifique. Parmi ses gardes figuroient trois cents Grecs pesamment armés, commandés par l'Arcadien Xénias. Tissapherne satrape de Carie, son ami et son confident, l'accompagna dans ce voyage.

Après la mort de Darius, le nouveau roi entraîné par un sentiment de jalousie, que fomenta, dit-on, Tissapherne, fit jeter son frère dans une prison ; il paroît même qu'il eût ordonné sa mort, sans la puissante intercession de la reine mère Parysatis. Grace à son entremise, Cyrus recouvra non-seulemont sa liberté, mais le commandement dont on l'avoit dépouillé. Cependant il conserva un vif ressentiment de l'outrage qui lui avoit été fait ; il est vrai que ce n'étoit pas à la généro-

sité et à la clémence de son frère, qu'il étoit redevable de ce changement. Jaloux des talens incontestables et de la popularité de Cyrus, craignant sa vengeance et son ambition, Artaxerce étoit fidèle à cette politique orientale encore familière au gouvernement turc dans les mêmes contrées; politique qui consistoit à exciter des guerres civiles entre les commandans des provinces, pour les affoiblir et les empêcher d'attaquer directement le trône.

Orontas personnage du sang royal et gouverneur de la citadelle de Sardes, fut encouragé à se révolter contre cet officier supérieur sous l'autorité immédiate duquel il étoit placé, Cyrus le vainquit et lui pardonna.

Orontas leva de nouveau à la première occasion l'étendard de la révolte; malgré la protection secrète de la cour, il ne put se soutenir dans

sa rébellion; il implora son pardon et obtint de la générosité de Cyrus, non-seulement l'oubli du passé, mais encore sa faveur.

Il paroît, d'après le témoignage de Xénophon, que Parysatis, la reine mère, excita son plus jeune fils à ôter à son aîné le trône et la vie. Peu de temps après son retour dans l'Asie mineure, Cyrus agit dans ces intentions criminelles. La désunion et les troubles qui régnoient dans un empire si florissant et si bien affermi sous le premier des Darius, favorisoient son ambition. L'Egypte étoit depuis long-temps en révolte ouverte, et la fidélité des autres provinces éloignées étoit plus que suspecte. La Paphlagonie, les montagnards de Mysie et de Pisidie, les Lycaoniens et la plus grande partie de l'Asie mineure montroient des dispositions plus ou moins hostiles. Tandisque d'un côté

ces agitations intestines attiroient sur cette contrée de l'empire, l'attention du roi et le mouvement de ses armées; de l'autre, Cyrus avoit un prétexte incontestable pour augmenter les forces militaires dont le commandement lui étoit confié.

Cyrus, dès le premier moment où il se trouva dans le voisinage des colonies grecques, montra une grande prédilection pour la manière de vivre dés Grecs. Il eut avec eux des relations plus étroites. Les nations de la Grèce étoient les seules de ce temps qui connussent la discipline des armées, et qui eussent le talent de faire mouvoir des milliers d'hommes comme une seule machine. Leur infanterie pesamment armée avoit tant de force dans les combats, que les troupes irrégulières, quel que fût leur nombre, ne pouvoient jamais lui résister. L'infanterie du Péloponnèse

avoit à cet égard la meilleure réputation. Il ne fut pas difficile à Cyrus de prendre un grand nombre de ces guerriers à sa solde. Le seul point délicat étoit de ne pas alarmer la cour de Suze; mais les intrigues qui existoient parmi les Perses, et les vices de leur administration lui en fournirent les moyens.

Le commandement de Cyrus s'étendoit sur toute l'Asie mineure jusqu'à la rivière de Halys. Dans cette espace étoient comprises la Lydie, la Grande-Phrygie et la Cappadoce. Les villes ioniennes avoient été réservées à la satrapie de Tissapherne; mais Cyrus sut se concilier l'affection des peuples, tandis que le satrape s'étoit attiré leur haine. La plupart des villes grecques, Milet excepté, payèrent tribut à Cyrus, et refusèrent de reconnoître les ordres du satrape. Il étoit si ordinaire de voir des dis-

sensions de ce genre entre les gouverneurs de provinces, se décider par le sort des armes, que la cour ne conçut aucun ombrage en voyant Cyrus lever des troupes ; il lui importoit peu comment les provinces étoient administrées, pourvu que les tributs ordinaires fussent régulièrement versés dans ses trésors.

Cyrus donna ordre aux commandans grecs des différentes villes, d'enrôler autant de soldats de leur nation, et surtout de Péloponnésiens qu'ils pourroient, sous prétexte de prendre des précautions contre les entreprises de Tissapherne.

La grande popularité de Cyrus ne tarda pas à exciter dans la ville de Milet une conspiration en sa faveur; elle fut découverte et déjouée; les principaux chefs furent condamnés à mort, et les autres bannis. Cyrus non-seulement recueillit les fugitifs,

mais il vint mettre le siège devant Milet par terre et par mer. Ce fut pour lui un nouveau sujet de lever des troupes.

Cependant loin de lever le masque, Cyrus feignoit de n'agir ainsi que pour le plus grand intérêt du gouvernement; il demanda même à son frère, que l'Ionie fût ajoutée aux provinces dont il avoit l'administration. Cette requête lui fut accordée par le crédit de Parysatis.

Au nombre des Grecs que Cyrus admettoit à son intimité et à sa table, étoit Cléarque, Lacédémonien, qui avoit servi avec distinction dans la guerre du Péloponnèse, et qui, à l'âge de cinquante ans, se trouvoit impatient de repos. Cherchant de tous côtés de l'emploi, il crut avoir trouvé l'occasion de servir sa patrie dans la Chersonèse de Thrace. Il demanda et obtint des éphores une

commission pour y commander. Arrivé à Corinthe, il avoit reçu contr'ordre, mais il s'étoit déterminé à y contrevenir et à suivre ses premières instructions. Une désobéissance aussi formelle l'avoit fait condamner à mort pendant son absence, et pour y échapper, il se voyoit réduit à un exil éternel.

Son goût pour les aventures, le décida à aller chercher fortune à la cour de Cyrus. Ce prince découvrant en lui l'homme qu'il lui falloit, le prit à son service, et lui fit un présent de mille dariques.[1]

Cléarque employa ces libéralités du prince pour lever des troupes à son service, et les recruta parmi les Grecs de la Chersonèse et ceux de l'Hellespont.

Aristippe, distingué parmi les Thes-

[1] Environ 17,500 francs.

saliens, et que sans doute une faction opposée avoit banni de sa patrie, reçut du prince les sommes suffisantes pour lever quatre mille hommes, et leur payer six mois de solde. Proxène, Thébain, entra également au service de Cyrus, et lui leva un corps de troupes.

Proxène qui avoit tout au plus vingt ans, désiroit avoir dans ce climat étranger la société d'un ami qui eût les mêmes goûts et les mêmes habitudes que lui. Dans cette intention il écrivit à un jeune Athénien son ami, Xénophon, fils de Gryllus et disciple de Socrate, Xénophon à qui les troubles de sa patrie donnoient du goût pour chercher fortune dans un autre pays, accepta volontiers cette proposition. C'est à cette circonstance que nous devons l'histoire des événemens qui suivirent; histoire qui est comme l'Iliade, le plus

ancien et le plus beau modèle de son genre.

Pour recruter des forces de terre chez les Grecs, Cyrus n'avoit besoin que de séduire des individus par une forte paye; mais il n'en étoit pas ainsi de la flotte grecque qu'il vouloit former; il ne pouvoit obtenir une marine qu'en cultivant les bonnes dispositions du gouvernement de Lacédémone. Il envoya en conséquence un ambassadeur à Sparte, et demanda l'amitié de cette république pour récompense des services qu'il avoit rendus dans la guerre contre Athènes. Les Ephores reconnoissant la justice de cette demande, ordonnèrent à Samius qui commandoit une escadre sur la côte d'Asie, de se joindre à la flotte du prince, et de suivre les instructions de son amiral, Tamos, qui étoit Egyptien.

Quand tout ces préparatifs furent

achevés, Cyrus partit de Sardes, et s'arrêta un mois à Célène, ville considérable de la Phrygie [1]. Il y fut rejoint par la dernière division de ses troupes grecques qui se montoient alors à onze mille soldats pesamment armés, et à deux mille combattans n'ayant que des boucliers pour toute armure défensive. Les Asiatiques ou barbares étoient environ cent mille.

On fit une nouvelle halte à Peltes. C'étoit le temps où les Arcadiens célébroient leurs fêtes appelés lycéennes d'où les Romains ont tiré leurs lupercales. Cyrus, par condescendance pour les Grecs, permit à Xénias, général des Arcadiens, de célébrer ces fêtes avec toutes leurs cérémonies, et les honora lui-même de sa présence.

[1] L'an 405 avant J. C.

Cyrus savoit manier l'esprit des hommes, mais il lui manquoit, pour réussir dans une telle entreprise, une condition non moins essentielle ; c'étoit une quantité d'argent suffisante. En cela son imprudence ne sauroit se justifier : cinquante-deux jours seulement s'étoient passés depuis le départ de l'armée de Sardes, et on devoit aux Grecs trois mois de solde arriérée, sans qu'on eût moyen de les satisfaire. Il s'éleva en conséquence des mécontentemens, et les soldats firent entendre des cris séditieux à la porte même du prince. Cyrus apaisa les murmures ; il répondit aux mécontens que lui-même souffroit plus qu'eux de l'impossibilité de soulager leur détresse ; il leur donna des espérances, et les renvoya en quelque sorte satisfaits.

Il paroît que Cyrus avoit ouvert des négociations avec Syennésis, chef de

la riche province de Cilicie, par laquelle il devoit nécessairement passer ; mais Syennésis se trouvoit dans une situation très-critique : se rendre propice aux désirs de Cyrus, c'étoit s'exposer au ressentiment du grand roi ; en le refusant, il risquoit de voir son pays envahi par une armée formidable, avant que la cour de Perse pût lui envoyer des secours. Delà résultèrent des évènemens étranges et mystérieux.

L'armée de Cyrus étant partie de Peltes, vint camper dans la plaine de Caystrus, près d'une grande ville qui lui fournit des vivres en abondance ; mais les Grecs ne recevant pas d'argent, se portèrent à des mouvemens tellement séditieux, que leurs officiers eurent de la peine à les contenir. Sur ces entrefaites l'attention générale fut excitée par l'apparition subite de la princesse Epyaxa, femme de Syen-

nésis, laquelle se rendit dans le camp des Grecs avec une escorte nombreuse de cavalerie, formée en partie de Ciliciens, et en partie d'habitans d'Aspendos en Pamphylie. Quelque temps après, on ne fut pas peu surpris de voir distribuer à l'armée une paye de quatre mois; on l'attribua à la munificence de la princesse cilicienne.

Les Grecs reprirent joyeusement leur marche. Epyaxa avec son escorte suivit les mouvemens de l'armée; les soldats ne manquèrent pas de concevoir et de répandre des soupçons injurieux sur ses liaisons avec le jeune prince persan : on dit que ce fut exprès pour la satisfaire que Cyrus passa à Tyriée une revue générale de ses troupes; mais la politique pouvoit entrer pour beaucoup dans cette complaisance; car l'histoire rapporte que les Asiatiques ne furent pas moins surpris qu'effrayés de la pré-

cision avec laquelle les Grecs exécutoient leurs manœuvres.

Trois jours après, l'armée arriva à Iconium, la dernière ville de la Phrygie. Elle étoit sur les frontières des provinces rebelles, objet supposé de l'expédition. Les forces de Cyrus étoient trop considérables pour que les révoltés pussent entreprendre de résister. Pendant cinq jours de marche à travers la Lycaonie, les Grecs eurent la permission de piller. Ce fut là que la princesse cilicienne prit congé de Cyrus, et prit le plus court chemin à travers les montagnes, pour retourner dans son pays. Cyrus, sous prétexte de l'honorer, augmenta son escorte d'un détachement grec, commandé par Ménon, jeune Thessalien. Il paroît qu'il n'avoit en cela d'autre objet que de se ménager une communication avec la flotte com-

binée que commandoient Tamos et Samius. Cette flotte avoit ordre de suivre les côtes de Cilicie ; en établissant un corps de troupes dans l'intérieur des terres, il ouvroit une communication qui pouvoit, en cas d'opposition, faciliter à son armée le passage des montagnes.

Sur ces entrefaites, le prince marchant vers l'est à travers la Cappadoce atteignit au bout de deux jours Dana, ville considérable et populeuse, d'où une grande route passant à travers la chaîne du mont Taurus, conduisoit à Tarse, capitale de la Cilicie ; mais la route étoit escarpée en plusieurs endroits ; elle passoit dans des défilés où des forces peu considérables pouvoient arrêter une armée nombreuse.

On n'avoit pas encore reçu de nouvelles de Ménon. Le bruit s'étoit répandu que Syennésis en personne avec des troupes formidables, s'étoit

emparé des hauteurs qui dominoient le passage. On fut obligé de suspenpendre la marche, et dans cet intervalle deux Perses, d'un haut rang, furent exécutés pour cause de conspiration. Trois jours après, on reçut la nouvelle que le passage des montagnes étoit libre, que le détachement commandé par Ménon étoit déjà sur les hauteurs. Une considération qui n'avoit pas peu contribué à empêcher Syennésis de faire la résistance qu'il projetoit, c'étoit l'apparition de la flotte sur les côtes.

On traversa donc les montagnes sans opposition. L'armée ayant parcouru en quatre jours environ vingt-sept lieues dans une vallée fertile, entourée de hautes montagnes, arriva à Tarse. Là on reconnut, avec autant de surprise que de regrets, que cette ville immense, naguères florissante, avoit été livrée au pillage par les Grecs, et qu'elle étoit

presque déserte. Syennésis et les principaux habitans s'étoient retirés dans une forte position sur une des montagnes voisines, afin d'éviter de nouveaux excès de la part de Ménon.

Ce jeune homme qui, sous la plus heureuse physionomie, cachoit un cœur dépravé, alléguoit pour motif de ses violences, une attaque au milieu des défilés, dans laquelle on lui avoit tué une centaine de ses gens.

Les Ciliciens prouvèrent que les rapines intolérables que commettoit le détachement de Ménon, avoient provoqué cette aggression. Cyrus envoya un message à Syennésis et l'invita à se rendre à Tarse. Syennésis fit quelques difficultés; mais enfin cédant aux sollicitations de la princesse son épouse, il arriva, donna à Cyrus une somme considérable d'argent, et reçut en retour des présens magnifiques.

Le prince lui promit en outre que son pays ne seroit plus livré au pillage, et que l'on rendroit à leurs maîtres les esclaves qui leur avoient été enlevés.

Cyrus s'arrêta vingt jours à Tarse. Dans cet intervalle de repos et de loisir, les Grecs observèrent entre eux, qu'ils avoient laissé les monts Pisidiens bien loin en arrière ; que le prétexte de la guerre étoit évidemment un mensonge. Plusieurs circonstances leur firent soupçonner que le véritable dessein de Cyrus étoit de détrôner son frère.

Parmi les généraux, Cléarque seul étoit dans le secret ; mais les autres étoient, pour la plupart, disposés à concourir à un projet qui présentoit à la vérité de grands périls, mais l'espoir d'immenses récompenses. Les soldats qui n'avoient pas l'attrait d'une perspective aussi flatteuse ne

goûtoient pas autant ces aventures. Lorsqu'enfin on leur donna l'ordre de continuer leur route vers l'est, ils déclarèrent généralement qu'ils ne s'étoient pas engagés pour servir dans des contrées si éloignées, et qu'ils n'iroient pas plus loin.

Cléarque, homme dur et sévère, eut recours à ses procédés habituels; mais cette fois on ne supporta pas ses mauvais traitemens. Les mutins n'en devinrent que plus furieux. On lança des pierres, d'abord contre les chevaux qui portoient ses bagages, ensuite contre lui-même, et il eut bien de la peine à sauver sa vie.

Cyrus fut cruellement embarrassé par cet incident; il s'étoit trop avancé pour se retirer avec honneur et avec sûreté. Privé de ses troupes régulières, il ne lui restoit plus assez de forces pour espérer raisonnable-blement des succès contre les my-

riades d'hommes armés dont pouvoit disposer le grand roi. Cléarque, général habile et expérimenté, ne renonça cependant pas à l'espérance d'apaiser la révolte; il convoqua ses soldats comme s'il se fût agi de délibérer dans une assemblée civile. Ils y vinrent paisiblement et écoutèrent avec patience ses représentations. Cléarque protesta qu'il ne vouloit ni leur faire violence, ni les abandonner, mais que s'ils le croyoient indigne de les commander il se démettroit de son autorité. Non-seulement les soldats déclarèrent qu'ils avoient un attachement inviolable pour leur général, mais plus de deux mille autres faisant partie d'un corps tiré des garnisons ioniennes, qui jusques là avoient servi sous l'Arcadien Xénias, et les troupes qui avoient servi au siége de Milet, sous Pasion de Mégare, ne reconnoissant

plus l'autorité de leurs chefs, se rangèrent d'eux-mêmes sous les bannières de Cléarque.

Mais en prenant la résolution de ne plus suivre Cyrus, les soldats grecs n'avoient guères réfléchi aux moyens de retourner en Ionie. Comment s'assurer le passage des montagnes ? comment vivre sans aucune espèce de paye ? On tint de nouvelles assemblées ; on y agita des opinions diverses. Cléarque et ses affidés profitèrent si bien de leur embarras, qu'ils abandonnèrent tous leurs anciens projets, et résolurent enfin à l'unanimité d'envoyer Cléarque lui-même avec quelques autres officiers, demander au prince à quel service il prétendoit les employer.

Cyrus, prévenu d'avance de l'objet de ce message, reçut avec affabilité la députation ; il répondit que suivant des renseignemens qu'il venoit

de recevoir de sa cour, Abrocamas satrape de Syrie, son ennemi, avoit établi son camp sur le bord de l'Euphrate, et n'étoit plus qu'à douze journées de marche de Tarse ; que s'il pouvoit le rencontrer, il lui livreroit bataille ; que s'il ne le rencontroit pas, il se concerteroit ensuite avec eux sur les mesures qu'il y auroit à prendre.

Ce discours ne trompa point les Grecs, mais il les encouragea, en leur prouvant, comme il le démontre évidemment à la postérité, l'anarchie qui régnoit dans le gouvernement des Perses, puisqu'un gouverneur de province pouvoit avouer hautement son projet de faire la guerre au chef d'une autre province si rapprochée du centre de l'empire, en se prétendant néanmoins toujours fidèle à son souverain.

Les Grecs du moins cherchèrent

à tirer le plus grand parti possible de cette circonstance, en demandant une augmentation de paye. Cyrus leur promit volontiers qu'il leur donneroit une demi darique de plus tous les mois. Leur ancienne paye étoit d'une darique par mois, ce qui faisoit environ douze sous par jour.

On se remit en marche, et cinq jours après, l'armée arriva à Issus, ville maritime, grande et puissante près des frontières orientales de la Cilicie. La flotte qui y étoit déjà réunie, consistoit en vingt-cinq vaisseaux phéniciens et trente-cinq bâtimens grecs. L'Egyptien Tamos commandoit en chef; l'amiral lacédémonien Pythagore, qui, en conséquence du changement qui s'opéroit tous les ans dans les troupes de Sparte, avoit succédé à Samius, servoit sous Tamos. Cette même flotte amenoit un renfort de sept cents

Grecs, pesamment armés, commandés par le Lacédémonien Chirisophe.

Il arriva bientôt après à Issus un autre renfort peu considérable en lui-même, mais que des circonstances accessoires rendoient très-agréable à Cyrus. C'étoient environ quatre cents Grecs pesamment armés qui avoient été au service d'Abrocamas, satrape de Syrie. Cela fait voir dans quels pays éloignés les Grecs alloient chercher du service militaire, et combien l'on avoit d'estime pour leur discipline et leur valeur. Mais soit qu'ils eussent éprouvé des dégoûts, soit qu'ils eussent été attirés par la réputation de la libéralité de Cyrus, tous avoient déserté.

Environ quatre lieues à l'est, au-delà d'Issus, la chaîne du mont Taurus vient rejoindre le bord de la mer. Dans cet endroit le passage est difficile et dangereux pour une armée,

Il y avoit deux forteresses qui commandoient ce passage; l'une dont la garnison étoit formée de troupes du grand-roi; l'autre qui appartenoit au prince de Cilicie. On s'attendoit qu'Abrocamas disputeroit le passage; mais le satrape, quoi qu'il eût, dit-on, trois cent mille hommes à sa disposition, négligea de garder ce point, et l'armée entra sans opposition dans la Syrie.

On fit halte à Myriandre, port de mer phénicien qui faisoit un grand commerce. Là les généraux grecs Pasion et Xénias, sans avoir averti de leur dessein, s'embarquèrent sur un vaisseau marchand avec leurs effets, et mirent à la voile pour la Grèce. On ne connoît pas la cause de leur défection; sans doute ils étoient mécontens de ce que celles de leurs troupes, qui, à Tarse, s'étoient rangées sous les ordres de Cléarque, ne

leur eussent pas été rendues, et que Cyrus n'eût pas interposé son autorité à cet égard.

Ce départ subit effraya quelques soldats, et indigna les autres. Cyrus en conçut avec justice de grandes inquiétudes; il ne démentit pas en cette occasion son génie supérieur, il appela les autres officiers, et leur dit que Pasion et Xénias avoient déserté, qu'il lui seroit facile d'envoyer des galères pour s'emparer d'un vaisseau dont la marche étoit plus lente, et de le faire ramener devant lui; mais qu'il vouloit leur laisser la liberté de s'éloigner, avec la conscience qu'il avoit plus à se plaindre d'eux, qu'ils n'avoient à se plaindre de lui. Il ajouta qu'il rendroit aux fugitifs leurs femmes et leurs enfans qu'il avoit gardés à Tralles comme ôtages; qu'il ne vouloit pas que ceux qui l'avoient si bien servi, éprouvassent

de lui aucune sévérité, par ce seul motif qu'ils l'auroient quitté.

Cette modération fut très-agréable aux Grecs, et leur inspira un nouveau courage. Après quinze jours de marche, l'armée arriva à Thapsaque sur l'Euphrate. Cyrus en cet endroit, déclara aux généraux grecs que le véritable but de son expédition étoit de faire la guerre au grand roi son frère. Il les chargea de communiquer cette information à leurs soldats, et de les engager à lui continuer leur service et leur bonne volonté.

Il y avoit long-temps qu'on soupçonnoit un pareil dessein, ainsi cette déclaration fut bien reçue. Les soldats reprochèrent seulement à leurs chefs de ne pas leur avoir communiqué une chose si intéressante; mais dans la réalité, Cléarque étoit le seul qui fût dans le secret. Tous

au surplus demandèrent à Cyrus une gratification en argent. Cyrus fut libéral et au-delà de leur attente. Il promit de payer une somme qui correspond à environ trois cent soixante francs, à chaque soldat, lorsqu'ils seroient arrivés à Babylone, et de leur conserver d'ailleurs leur paye entière jusqu'à ce qu'ils fussent revenus en Ionie.

Tandis que les uns se réjouissoient de ces promesses d'un prince qui n'étoit pas accoutumé à manquer à sa parole, d'autres hésitoient à l'idée d'une entreprise aussi hasardeuse à une si grande distance de leur patrie.

Ménon eut l'adresse de persuader à ses gens qu'ils devoient gagner les premiers la faveur d'un prince généreux qui, par leur moyen, se verroit bientôt le plus grand monarque de l'univers; avant que l'ar-

mée eût le temps de délibérer, il donna l'ordre de marcher, et fut obéi.

L'Euphrate n'avoit pas de pont à cause de la rapidité du courant; sa profondeur ne permettoit que rarement de le passer à gué; Abrocamas avoit eu soin de faire enlever tous les bateaux. Cependant il se trouvoit alors guéable; Ménon le passa le premier; ses troupes le suivirent; le reste de l'armée fut entraîné par leur exemple, et l'on campa sur la rive gauche du fleuve.

Les Grecs se trouvant enfin engagés dans une guerre ouverte contre le roi de Perse, l'armée se remit en marche, et au bout de neuf jours, elle arriva aux déserts de la Mésopotamie que Xénophon a decrite sous le nom d'Arabie. C'étoit une plaine unie comme la surface de la mer; il n'y croissoit aucun arbre; tous les

arbustes, toutes les plantes, même les simples roseaux, étoient aromatiques, mais l'absynthe en étoit la principale production. L'armée employa cinq jours à traverser ce pays affreux, et arriva enfin à une grande ville presque abandonnée, nommée Corsota. Là, on distribua des provisions aux soldats, pour une marche effrayante d'une centaine de lieues, à travers un pays encore plus sauvage, et que l'on appeloit la Porte de la fertile Mésopotamie. On mit treize jours à ce passage, pendant lequel les hommes manquèrent de blé et les animaux de fourrages; en sorte qu'il périt un grand nombre de ces derniers. On tira enfin quelques ressources d'une grande ville située de l'autre côté de l'Euphrate; mais tandis qu'on y faisoit halte, il s'éleva parmi les généraux grecs, au sujet de leur autorité respective,

des dissensions qui menaçoient d'avoir les plus fatales conséquences. Cyrus s'interposa lui-même pour apaiser ce tumulte, et s'adressant aux généraux, il leur dit : vous connoissez, j'en suis bien sûr, les conséquences d'une pareille conduite ; si vous vous battez les uns contre les autres, aujourd'hui même je serai coupé, et alors votre destin ne tardera pas à s'accomplir. Toute cette armée asiatique, si mes affaires vont mal, se tournera aussitôt contre nous, et dans son acharnement à nous faire la guerre, elle surpassera encore les troupes royales.

Cléarque fut sensible à ce reproche pathétique et paternel, et le calme fut rétabli dans le camp des Grecs.

L'armée marcha de nouveau. Déjà elle étoit sur le territoire fertile de

Mésopotamie ou Babylonie, lorsqu'une lettre remise à Cyrus lui découvrit une dangereuse trahison. Orontas, son parent, que nous avons vu prendre deux fois les armes contre lui, et à qui il avoit cependant rendu sa faveur et sa confiance, occupoit dans l'armée un commandement considérable. Sans doute son crédit, son influence et sa réputation militaire, l'avoient rendu absolument nécessaire pour cette expédition. La lettre étoit d'Orontas lui-même au roi de Perse ; il lui communiquoit des renseignemens, et lui offroit ses services.

Orontas fut arrêté ; sept des principaux officiers perses se réunirent dans la tente du prince, et y formèrent un conseil de guerre. Trois mille Grecs firent la garde autour, et Cléarque fut appelé à la délibération.

Cyrus lui-même exposa quels étoient les crimes du prisonnier, et Orontas avoua toutes les charges. Le prince invita ensuite Cléarque à opiner le premier. Cléarque vota pour la peine de mort; son avis fut unanimement adopté. Le prince lui-même prononça la condamnation. Orontas fut conduit par les gardes à la tente d'Artapatas. Les Grecs remarquèrent, en cette occasion, une preuve singulière de la déférence des Perses pour les personnages d'un rang supérieur. Quoique la sentence fût connue, la multitude montra à Orontas le même respect que s'il eût encore joui de sa puissance, et de toute la faveur du prince. Une fois entré dans la tente d'Artapatas, il ne reparut plus aux regards des hommes; les Grecs ne surent jamais quel genre de supplice on lui avoit infligé, ni ce

qu'étoient devenues ses dépouilles mortelles.

L'armée étant déjà depuis trois jours dans la Babylonie, on s'attendoit à rencontrer le lendemain l'armée du roi. Cyrus, pour remédier au défaut d'un système régulier dans le commandement des troupes grecques, ordonna que dans l'ordre de bataille, Cléarque commanderoit l'aîle droite, et Ménon la gauche [1].

Le lendemain matin on reçut par quelques déserteurs l'avis plus positif de l'approche de l'ennemi. Cyrus harangua ses soldats dans ces termes.

«Ce n'est pas, comme vous le croi« rez facilement, pour grossir mon « armée que je vous ai pris à mon « service ; mais dans l'intime con« viction que vous l'emporterez sur

[1] L'an 401 avant J. C., au mois de septembre.

« un bien plus grand nombre de bar-
« bares. Tout ce que je vous deman-
« de, c'est que vous vous montriez
« dignes de cette liberté qui est hé-
« réditaire parmi les Grecs, et qui
« fait votre bonheur. Je vous déclare
« que, quant à moi, je préférerois
« cette liberté à tout ce que je pos-
« sède, ou à des richesses encore
« plus grandes, si elles dépendoient
« de la volonté despotique d'un
« autre.

« Au moment de livrer bataille,
« je dois vous prévenir que la mul-
« titude des ennemis vous paroîtra
« formidable, que leur premier
« choc sera terrible ; mais si vous
« savez y résister, je suis honteux
« de vous dire quels misérables sol-
« dats vous trouverez dans mes com-
« patriotes. Si vous vous compor-
« tez, comme j'ai droit de l'atten-
« dre, je puis me promettre d'avoir

« les moyens de renvoyer honora-
« blement dans leurs foyers ceux
« qui désireront retourner chez eux ;
« mais j'ose croire que le plus grand
« nombre d'entre vous préférera les
« avantages que vous trouverez à
« mon service. »

Gaulitès, Samien, répondit au nom de l'armée ; il déclara franchement quels étoient les doutes des soldats sur les dispositions du prince, et même sur la possibilité où il seroit jamais de remplir de si belles promesses. Mais Gaulitès étoit un des affidés de Cyrus ; Xénophon donne raison de supposer que ce qu'il dit étoit concerté d'avance. Cela fournit à Cyrus l'occasion de repousser toute défiance dans un second discours. Il résulte de tout cela une preuve frappante que Cyrus avoit bien étudié l'esprit des Grecs.

Xénophon ne parle guère de ce

qui se passoit parmi les troupes asiatiques du même prince. Enfin, toute l'armée marcha en ordre de bataille. L'ennemi avoit creusé, à environ deux lieues de là, un fossé large et profond, qui s'étendoit sur un espace de treize lieues. Les canaux qui réunissoient l'Euphrate au Tigre avoient fourni les moyens d'inonder le pays et de former des barrières encore plus imposantes. On s'attendoit qu'une situation si avantageuse qui avoit coûté tant de dépenses et de travaux à l'ennemi seroit chaudement disputée; cependant on n'aperçut que les traces d'une multitude d'hommes et de chevaux en retraite.

L'histoire cite à ce sujet un trait remarquable du respect qu'avoient les Perses pour les superstitions des Grecs. Onze jours auparavant un devin Ambraciote nommé Silanus,

examinant les entrailles des victimes, pendant un sacrifice, avoit hardiment prédit que de dix jours le roi de Perse ne combattroit pas.

Cyrus instruit de cette prophétie, soit qu'elle lui plût, soit qu'il voulût s'en servir pour encourager ses troupes, notamment les Grecs, répondit : en ce cas, l'ennemi ne livrera point du tout combat, et si l'évènement justifie la prédiction, je donnerai dix talens à celui qui l'a faite.

Il n'oublia pas sa promesse ; il fit venir en conséquence Silanus, et lui remit 3000 dariques. [1]

Quelque confiance que l'on ajoutât à la prophétie du devin Ambraciote, l'abandon d'une ligne de défense aussi formidable fit croire à Cyrus et à son conseil que le roi de Perse vouloit éviter un engagement. Le lendemain on ne marcha pas

[1] Dix talens attiques, ou 54,000 fr.

avec autant d'ordre ; le troisième jour le prince étant lui-même descendu de cheval pour être plus commodément sur son char, le reste de l'armée partagea l'imprudente sécurité du chef. Plusieurs soldats, pour se soulager de la chaleur excessive, se défirent de leurs armures pesantes, ils les déposèrent sur les chariots, ou sur les chevaux qui portoient les bagages. On étoit presque arrivé au terme fixé pour la marche de cette journée, dans la plaine de Cunaxa, à peu de distance de Babylone, lorsqu'un officier persan nommé Patagyas, et qui avoit été envoyé à la découverte, accourut avec toute la vîtesse dont étoit capable son cheval épuisé de fatigue ; il cria, en langue perse, aux asiatiques, et en grec, aux soldats de cette nation, que l'armée du roi s'approchoit en ordre de bataille.

Cette nouvelle occasionna un grand tumulte ; tous s'imaginèrent que l'ennemi alloit fondre sur eux avant qu'ils eussent le temps de se mettre en état de défense : Cyrus s'élança en bas de son char, s'arma à la hâte, monta à cheval et donna ses ordres.

Cependant on étoit prêt à combattre, il étoit plus de midi, et l'ennemi ne paroissoit pas. Enfin on observa dans l'éloignement un nuage de poussière ; il étoit d'abord d'une blancheur éblouissante ; ensuite il répandit l'obscurité dans toute la plaine. Bientôt on aperçut l'éclat du poli des armes ; on vit briller le fer des lances, et l'on distingua des soldats rangés en bataille.

Cyrus fit, en personne, une reconnoissance pour s'assurer des dispositions de l'ennemi ; ensuite revenant auprès des Grecs, il ordonna

à Cléarque d'attaquer l'ennemi par son centre. C'est là, dit-il, que se trouve le roi; c'est cette partie de son armée qu'il nous importe surtout de mettre en déroute.

Cyrus, peu expérimenté dans l'art militaire, paroît n'avoir pas été dirigé par des conseils habiles. Sans doute les Asiatiques auroient été jaloux de voir Cléarque participer à leurs délibérations; il étoit nécessaire qu'il s'abstînt, autant que possible, de donner de l'ombrage à ses partisans.

Les Grecs à sa solde étoient au nombre de dix mille quatre cents, pesamment armés, et de deux mille quatre cents qui portoient des boucliers. Les Asiatiques étoient près de quatre cent mille, la cavalerie étoit très-nombreuse; il avoit en outre vingt chars armés de faux. Les troupes royales suivant les rapports des déserteurs qui, au surplus, selon toute appa-

rence étoient exagérés, se montoient à neuf cent mille hommes, ses chars garnis de faux étoient au nombre de cent cinquante.

Les Grecs formoient la droite de l'armée du prince, et leur flanc gauche étoit couvert par l'Euphrate. Cléarque qui n'étoit pas de caractère à suivre docilement des ordres contraires à son opinion, fut peut-être mécontent de n'avoir pas été consulté sur la disposition de la bataille. Il savoit que les troupes d'Artaxerce étoient réellement supérieures à celles de Cyrus, qu'elles pouvoient les déborder de plus de la moitié; il crut donc la sûreté de ses gens, sa propre gloire et le succès même de l'entreprise attachés à ce qu'il conservât toujours son flanc protégé par le fleuve. Pour ne pas perdre l'avantage de sa position, il éluda une désobéissance directe aux ordres du

prince, en répondant en termes vagues, qu'il auroit soin que tout allât bien.

Cyrus parcourut tout le front de la ligne pour animer ses troupes; Xénophon alla au devant de lui, et demanda s'il avoit des ordres à lui donner. Rien autre chose, répondit le prince, si ce n'est d'annoncer aux Grecs que tous les présages sont favorables. Au même instant un murmure qui s'élevoit dans les rangs des Grecs, fixa son attention: il demanda ce que c'étoit; Xénophon répondit que les officiers donnoient un nouveau mot d'ordre. Quel est-il? demanda Cyrus. Jupiter protecteur et la victoire, répliqua Xénophon. J'accepte l'augure, dit le prince, et il retourna au centre de son armée.

Les généraux du roi savoient que l'infanterie asiatique étoit incapable

de résister à la phalange grecque, et que leur cavalerie n'oseroit pas l'attaquer. La ressource dont on leur promettoit beaucoup de succès contre des troupes si inférieures en nombre, c'étoit de se servir des chars armés de faux, comme on le feroit aujourd'hui de l'artillerie; en effet ces chars faisoient de grands ravages quand ils étoient convenablement dirigés. Les chevaux pour s'ouvrir un passage au milieu des piques qu'on leur présentoit, étoient protégés par des armures défensives. Un parapet relevé sur les bords du char, garantissoit le conducteur. Les faux s'avançant de chaque côté de l'essieu, et les pointes recourbées en bas, moissonnoient tout ce qu'elles rencontroient sur leur passage.

Tissapherne, comme celui qui connoissoit le mieux la tactique militaire des Grecs, fut chargé par Ar-

taxerce de commander l'aîle gauche qui leur étoit opposée.

Les Grecs en le voyant approcher, entonnèrent le chant de guerre, ils marchèrent en avant, et, accélérant par degré leur vîtesse, leur phalange chargea en courant. Ce mouvement d'intrépidité eut un effet prodigieux; on rendoit ainsi impossible l'action des chars qui seule pouvoit être dangereuse. En effet l'infanterie perse ayant pris la fuite, sans lancer un trait à propos, et la cavalerie n'agissant pas, la plupart des combattans qui étoient sur les chars les abandonnèrent, et les autres se retirèrent précipitamment. Un très-petit nombre de ces chars meurtriers, entraînés par des chevaux fougueux, parvinrent jusqu'à la ligne des Grecs; mais ils ne firent presque aucun mal. La plupart prenant la fuite, et se tournant vers l'armée d'où on les avoit

envoyés, y répandirent le désordre; quantité de fuyards en furent victimes. Les Grecs surpris d'une victoire aussi facile poursuivirent leur avantage.

Tissapherne ne fut pas plus heureux dans une seconde tentative contre ceux des Grecs qui étoient armés à la légère. Sa cavalerie fut repoussée à coup de javelots, sans que les Grecs eussent perdu un seul homme, quoique quelques-uns eussent reçu des blessures.

Tout cela s'étoit fait si rapidement que le centre des deux armées n'en étoit pas encore venu aux mains. Les généraux grecs qui savoient que toutes leurs espérances reposoient sur la conservation de la vie de Cyrus, lui avoient recommandé avec instance de ne pas s'exposer. Ce prince se laissa cependant entraîner par le sentiment d'une vaine gloire. Il at-

tendcit avec impatience l'occasion de se signaler, lorsqu'une partie considérable du corps d'armée commandé par Artaxerce fit ses dispositions pour le tourner, et le prendre en flanc. Cyrus choisit le moment où l'ennemi faisoit ces évolutions, pour attaquer les gardes qui précédoient le roi et qui consistoient en six mille hommes. Il les tailla en pièces, et tua même de sa propre main Artagerse leur chef. Le roi et ses gardes du corps se trouvèrent ainsi à découvert. Cyrus animé par l'ambition et la soif de la vengeance, oublia ses devoirs de général. Tandis que la majeure partie de ses troupes poursuivoit sans ordre les fugitifs, il se mit à la tête d'une poignée de braves, et se fit jour jusqu'au roi, lança contre lui un javelot, et l'atteignit à la poitrine ; mais lui-même fut blessé au visage ; bientôt accablé

par le nombre, il fut tué avec huit de ses principaux officiers, qui lui firent en vain un rempart de leur corps.

La tête et la main droite du prince suspendus au fer d'une lance, annoncèrent aux deux armées la fin déplorable de Cyrus. L'aîle droite et le centre de l'armée du roi s'avancèrent alors avec joie. La gauche de l'armée du prince commandée par Ariée ne soutint pas l'attaque; elle prit la fuite, et toutes les troupes asiatiques suivirent cet exemple. Les fuyards ne s'arrêtèrent qu'au lieu où ils avoient fait halte la veille. Leur camp devint la proie du vainqueur.

Une jeune esclave milésienne de la suite du prince s'étant échappée presque nue de sa tente, courut vers le camp des Grecs, et fut une des personnes qui y donnèrent la première alarme. Une autre esclave née

en Phocide, et que Cyrus aimoit beaucoup, tomba au pouvoir du roi.

Le camp des Grecs ne tarda pas à être attaqué. Une partie en fut livrée au pillage, parce que ceux qui étoient restés pour le garder, ne pouvoient se défendre dans une si grande étendue ; mais enfin ils repoussèrent les agresseurs, et en firent un grand carnage.

Le roi apprit que les Grecs avoient mis en déroute et poursuivoient son aîle gauche, à-peu-près dans le même temps où les Grecs apprirent eux-mêmes que les troupes royales pilloient leur camp. Les aîles respectivement victorieuses, en poursuivant leur avantage s'étoient éloignées l'une de l'autre. Les deux armées revinrent sur leurs pas ; mais le roi craignit d'attaquer les Grecs. Ceux-ci changèrent leur front de bataille de manière que le fleuve protégeoit leur

arrière garde, le roi changea aussi ses dispositions, et feignit de vouloir attaquer. Les Grecs marchèrent à lui avec une confiance que leur donnoit l'expérience de cette journée, et ils ne furent pas trompés; les Perses prirent la fuite, et furent poursuivis par les Grecs; mais leur nombreuse cavalerie protégea leur retraite.

Le soleil se couchoit alors, les Grecs étoient étonnés de ne point voir Cyrus, et de ne pas recevoir d'ordre de lui, ils retournèrent à leur camp et le trouvèrent dévasté. Après avoir passé toute une journée sans prendre d'alimens, ils furent obligés de rester à jeun; mais ils avoient du moins l'espérance d'avoir remporté une victoire complète.

CHAPITRE XXIX.

Retraite des dix-mille.

A l'aube du jour, les généraux grecs se rassemblèrent, et furent bien surpris de n'entendre aucunement parler de Cyrus. Ils résolurent de se mettre en marche pour aller au devant de lui. L'arrivée de deux officiers perses de l'armée asiatique du prince, les détermina à s'arrêter. Ils apprirent de Gloüs fils de l'amiral égyptien Tamos, et de Proclès, descendant de Démarate, roi banni de Lacédémone, la fatale nouvelle que Cyrus avoit péri ; il ajouta qu'Ariée avoit conduit les débris des troupes asiatiques au camp qu'elles avoient occupé la veille ; qu'on y attendroit les Grecs toute la journée,

maisque le lendemain on se mettroit en route pour retourner en Ionie.

Toute désespérante que fût cette situation pour les Grecs, ils trouvèrent une ressource dans la position d'Ariée lui-même, qui avoit devant lui, d'un côté, la crainte de subir une mort ignominieuse pour sa rébellion, et de l'autre la puissance que la supériorité des armes des Grecs pouvoit lui donner. Ils envoyèrent en conséquence deux de leurs généraux, Ménon et Chirisophe, pour négocier avec lui.

Les Grecs vainqueurs étoient réduits à tuer leurs bêtes de somme, et à brûler, pour faire du feu, des chariots vides et désormais inutiles, aux débris desquels ils ne furent pas peu fiers d'ajouter les bois des javelots, des flèches et des boucliers des Perses dont le champ de bataille étoit jonché. Tandis qu'ils étoient livrés

aux plus tristes réflexions, il arriva plusieurs officiers, du nombre desquels étoit un Grec; ils demandèrent au nom du roi et de Tissapherne, à parler aux généraux.

Le Grec en question étoit Phalinus qui occupoit une place honorable auprès du satrape. L'objet de ce message étoit de demander aux Grecs qu'ils missent bas les armes, avec l'assurance qu'à cette condition, le roi useroit envers eux de clémence; cette demande jeta une tristesse profonde dans les esprits. Elle leur rappela qu'ils manquoient des objets les plus nécessaires; qu'ils avoient à traverser une longue étendue de territoire ennemi, des rivières, des montagnes et des déserts; que l'assistance d'Ariée étoit fort incertaine; qu'ils n'avoient pas de cavalerie, qu'il étoit d'une difficulté singulière de se procurer des vivres dans un pa-

reil pays, et qu'enfin la retraite n'étoit pas sans danger, même en présence d'un ennemi qui n'osoit pas les attendre de pied ferme.

De telles circonstances déchirèrent le voile dont en tout autres occasions les hommes dociles aux conseils de la prudence savent couvrir leurs sentimens. L'Arcadien Cléanor, le plus âgé des généraux, ne put contenir son indignation. Il répondit avec fermeté qu'ils mourroient plutôt que de rendre leurs armes. Quelques-uns au contraire laissèrent entrevoir leur abattement; d'autres mirent en avant de nouveaux projets; ils rappelèrent que l'Egypte livrée à la révolte, avoit longtemps résisté aux armes persannes, et que quelques autres provinces éloignées étoient rebelles. Ils supposèrent que le roi seroit charmé de les avoir à son service; la plus gran-

de partie montroit du penchant à en faire la proposition.

La discussion fut très-longue ; enfin la nécessité de prendre une détermination, les engagea tous à s'en rapporter à l'avis de Cléarque. Ce chef aussi habile politique qu'intrépide guerrier, répondit au nom de tous : « Nous conserverons nos ar- « mes ; pour le service du roi, s'il « désire notre amitié, pour nous « défendre, s'il nous traite en en- « nemis. » Phalinus promit de rapporter fidèlement la réponse, et dit qu'il étoit de plus chargé de leur annoncer que s'ils vouloient rester dans la même position, le roi leur accorderoit une trève ; mais que s'ils faisoient le moindre mouvement, ce seroit le signal de la reprise des hostilités. Cléarque prit encore sur lui de donner son consentement.

Proclès et Chirisophe envoyés au-

près d'Ariée revinrent annoncer que ce Persan avoit refusé le secours que lui offroient les Grecs pour le placer sur le trône de Perse, mais qu'il désiroit que les Grecs l'accompagnassent dans sa retraite en Ionie ; et qu'il les attendroit toute la nuit dans son camp ; que le lendemain matin il se mettroit en marche.

La nuit étoit déjà fort avancée ; il fallut sur le champ prendre un parti. Cléarque représenta, que d'après des avis certains, le roi avoit repassé le Tigre, et qu'ils n'avoient rien de mieux à faire que de reprendre le chemin de l'Ionie. Son opinion fut adoptée à l'unanimité.

Les Grecs résolurent de reprendre pour leur retraite la route par laquelle ils étoient venus, et qui étoit la plus courte et la plus sûre. Ils étoient à plus de six cents lieues d'Ephèse en Ionie, qui étoit le but de leur voyage. Ils

avoient employé quatre-vingt-treize jours de marche, sans compter ceux de repos.

L'ordre de départ les mettoit en guerre ouverte avec le roi. Trois cents fantassins et quarante cavaliers, tous de la Thrace, commandés par Miltocythe, de leur nation, désertèrent pendant la nuit.

Le reste de l'armée vint vers minuit rejoindre Ariée. Les généraux des deux armées concertèrent leurs mouvemens. Les Grecs étoient obligés de se mettre sous la conduite de leurs alliés asiatiques. On se jura, de part et d'autre, une fidélité inviolable. On immola un sanglier, un taureau, un loup et un bélier dans le sang desquels les officiers Grecs trempèrent la pointe de leurs épées, et les Perses leurs javelots, en se prêtant le serment d'une amitié mutuelle. Ariée leur déclara alors

qu'il étoit impossible de prendre le même chemin par lequel on étoit venu, parce qu'on ne pouvoit, sans des précautions que les circonstances leur défendoient de prendre, traverser un désert de dix-sept journées de marche. Il proposa en conséquence de se décider pour un autre chemin, plus long à la vérité, mais qui traversoit des provinces fertiles, et de commencer par faire des marches forcées. Son avis fut adopté, et l'armée se mit en mouvement. Elle quitta l'Euphrate, et se tourna vers le Tigre.

Dans l'après midi on fut instruit que l'armée royale s'approchoit. Ariée en fut effrayé. Cléarque, sans témoigner le moins du monde le désir d'éviter une action, continua sa marche en passant dans plusieurs villages : les Grecs en trouvèrent les maisons abandonnées par leurs ha-

bitans qui avoient enlevé tous les comestibles ; de sorte qu'après avoir passé toute une journée sans manger, ils se trouvèrent encore sans aucune subsistance. Des hommes ainsi épuisés par la fatigue, le besoin et le découragement, étoient susceptibles de s'alarmer. Au milieu de la nuit, tout le camp des Grecs fut saisi d'une terreur panique. Cléarque avoit auprès de lui un hérault, qui, comme le Stentor d'Agamemnon, se distinguoit par la force de sa voix. Il fit proclamer par lui que les généraux accordoient un talent à celui qui découvriroit l'individu qui avoit laissé entrer un âne dans la place où étoient réunies les armes. Cette proclamation fit sur le champ connoître à la multitude combien peu leur alarme avoit été fondée.

Par ce moyen qui peut paroître ridicule, mais dont nous avons cru

devoir faire mention à cause de l'effet qu'il produisit, la tranquillité fut sur le champ rétablie.

Au point du jour, Cléarque fit prendre les armes afin de marcher contre les troupes royales. On n'aperçut aucune trace d'ennemis.

Le soleil étoit à peine levé, lorsqu'il vint des officiers au nom du roi, non pas demander, comme la veille que les Grecs rendissent leurs armes, mais leur offrir des conditions équitables; Cléarque étoit alors occupé à faire sa revue. Connoissant bien le caractère des Asiatiques, il refusa de donner audience aux officiers perses, avant que les troupes fussent rangées en bon ordre. Alors il les reçut à la tête de son armée, et leur dit : « Allez et dites au roi « qu'il faut que nous combattions « avant de traiter; car nous n'avons « pas de vivres. Les Grecs regardent

« comme une insulte, qu'on ose
« leur proposer d'entrer en négocia-
« tions, lorsqu'on leur refuse des
« subsistances. »

Les Grecs ne savoient où étoit le roi, et ils n'avoient pas de cavalerie pour aller à la découverte. Le prompt retour des envoyés prouva que le quartier du roi ou de l'officier supérieur autorisé à traiter en son nom, n'étoit pas éloigné. Ces officiers leur dirent que le roi reconnoissoit la justice des représentations de Cléarque. Apparemment cela vouloit dire que ses réclamations étoient conformes aux lois de l'hospitalité reconnues parmi les nations civilisées, et qui faisoient la meilleure partie de l'ancien droit des gens. On conclut une trève solennelle, et on donna aux Grecs des guides pour les conduire aux lieux d'où ils pourroient tirer des vivres. Le pays qu'ils avoient à

traverser étoit tellement coupé de canaux profonds, que l'armée n'y avançoit qu'avec peine.

Enfin l'armée arriva dans un village où elle trouva en abondance du blé, des dattes, du vin de palmier, du vinaigre préparé avec cette même liqueur. Ce furent là des rafraîchissemens salutaires pour des hommes qui dans un climat aussi brûlant, avoient pendant trois jours, les uns absolument manqué de nourriture, les autres vécu de la chair des bêtes de somme.

Pendant trois jours de halte, tout annonca à l'armée grecque la bonne foi et la paix. Cependant il paroît que l'on soupçonnoit déjà ce qui arriva ensuite. Tissapherne vint avec le frère de la reine et trois autres Perses d'un rang distingué, et accompagné d'une suite nombreuse, conférer avec les généraux. Tissapherne dé-

clara qu'il venoit leur demander, au nom du roi, pourquoi les Grecs lui faisoient la guerre. Quant à lui, il protesta qu'il avoit une grande estime pour leur nation; il les invita à faire une réponse conciliatoire, c'est à dire, comme il l'entendoit, à montrer une soumission complète.

Les Grecs délibérèrent entr'eux, et concertèrent la réponse que fit Cléarque en leur nom, qu'en entrant au service de Cyrus, ils n'avoient eu aucun projet de faire la guerre au roi; qu'ils croyoient au contraire combattre pour ses intérêts, qu'on avoit eu recours à une politique raffinée pour les amener en Assyrie; qu'une fois engagés si loin, il n'avoit plus été en leur pouvoir de faire un choix; que non-seulement la reconnoissance, mais une impérieuse nécessité les avoient attachés à la cause du prince.

Cléarque ajouta que, quelqu'opinion qu'on se formât de leurs anciens projets, il étoit évident qu'en ce moment ils ne désiroient rien autre chose que de retourner paisiblement dans leurs foyers; qu'ils étoient tout prêts à repousser la force par la force, mais en même temps à se rendre dignes des bontés qu'on auroit pour eux.

Les Perses retournèrent au quartier du roi; et le troisième jour Tissapherne revint. Un traité fut bientôt conclu. Il fut stipulé que les Grecs seroient escortés jusques chez eux, et qu'on prendroit des mesures pour qu'il leur fût fourni des vivres.

L'observation de ce traité fut solennellement jurée par les parties contractantes. Tissapherne, en prenant congé des Grecs, leur dit que le roi lui avoit confié le gouvernement des provinces où Cyrus avoit

commandé ; qu'en conséquence il lui falloit quelque temps pour se préparer au voyage, mais que sous peu, il les rejoindroit et les conduiroit lui-même.

Quoique l'on eût eu bien des occasions d'éprouver le peu de fidélité de Tissapherne à ses engagemens, les Grecs s'en rapportèrent néanmoins à l'intérêt qu'il avoit lui-même de cultiver leur amitié, et à la loyauté du roi.

Il ne paroît pas que dans le cours des conférences on ait fait aucune mention d'Ariée, quoique son camp fût voisin de celui des Grecs ; ce chef négocia séparément, il obtint une amnistie complète pour lui-même et pour ses partisans.

Cet accommodement d'Ariée avec le roi de Perse, occasionna un refroidissement entre lui et les Grecs. La défiance de ceux-ci augmenta en-

core, lorsqu'ils virent que plus de vingt jours s'étoient passés, sans que Tissapherne reparût. Les soldats pressèrent leurs généraux de partir.

Cléarque très-mécontent des procédés des Perses, mais sachant bien à quels dangers ils s'exposeroient dans un pays où ils n'auroient ni amis, ni guides, et lorsqu'ils se trouveroient privés de la cavalerie d'Ariée, eut bien de la peine à calmer leurs inquiètudes.

Enfin Tissapherne arriva avec Orontas, satrape d'Arménie qui venoit d'épouser la fille du roi. Chacun d'eux commandoit une nombreuse armée, la bonne intelligence se trouvant désormais rétablie entre les Perses et les Grecs, on ne tarda pas à se mettre en route pour la basse Asie. Les Grecs recevoient des vivres en abondance; cependant ils n'avoient pas entièrement écarté leurs soupçons,

et les Asiatiques montroient aussi quelque défiance. Les Grecs avoient des guides particuliers; ils campoient à plus d'une lieue de l'armée d'Ariée, et la communication entre les deux troupes étoit accompagnée des mêmes précautions que si elles eussent été en inimitié déclarée. On observa d'ailleurs que le camp d'Ariée n'étoit pas séparé de celui des troupes royales, et qu'on n'avoit pris aucune mesure pour empêcher les relations entr'eux.

Au bout de trois jours les armées arrivèrent à la muraille des Mèdes. C'étoit une ligne fortifiée d'une étendue prodigieuse semblable à celle que les Romains ont élevée en Angleterre contre les Pictes, ou aux remparts plus merveilleux encore que les Chinois ont construits pour mettre leur pays à l'abri des incursions des Tartares. Cette muraille étoit bâtie de

briques; elle avoit vingt pieds d'épaisseur, cent de hauteur, et avoit, dit-on, plus de vingt lieues d'étendue. Déjà il avoit éclaté tant de discorde entre les Grecs et les Asiatiques, que les partis respectivement envoyés pour chercher des fourrages, en étoient souvent venus aux mains.

Deux jours après, les deux armées ayant traversé deux canaux, arrivèrent à Sittace, grande ville à une petite lieue en deçà du Tigre. Les Grecs passèrent ce fleuve sur un pont de trente-sept bateaux.

Il n'arriva rien de remarquable pendant les quatre jours qui suivirent. En sortant de la Mésopotamie, l'armée entra dans la Médie, et arriva à Opis, ville considérable où se trouvoit une nombreuse armée que Cyrus avoit rassemblée, et dont il avoit donné le commandement à un frère naturel du roi. Au delà d'Opis,

l'armée entra dans un désert, et y marcha six jours sans apercevoir aucune terre cultivée. On passa dans quelques villages appartenant à la reine mère Parysatis. Comme elle étoit ennemie du roi, Tissapherne permit aux Grecs de piller ces villages; cependant il se réserva les esclaves qui étoient sans doute la plus précieuse partie du butin. Il épargna aussi quelques officiers de la reine mère. On marcha encore cinq jours dans un autre désert, après quoi les armées combinées entrèrent dans un pays plus fertile, arrosé par le Zabatas. Les troupes s'y reposèrent pendant trois jours.

Ce fut dans ces instans de loisir que Cléarque fut alarmé des dissensions de plus en plus graves qui s'élevoient entre les Grecs et les Perses. Les liaisons et les intrigues qui paroissoient exister entre Ménon, l'un

de ses officiers, et le Persan Ariée, étoient propres à lui donner de l'ombrage. On savoit qu'Ariée avoit présenté Ménon à Tissapherne, et le résultat de cette conférence étoit un mystère.

Cléarque demanda à ce sujet un entretien à Tissapherne; il fut reçu avec les plus grandes démonstrations d'amitié; le satrape insista beaucoup sur ce motif spécieux, que des considérations politiques devoient lui faire rechercher la bienveillance des Grecs.

Cléarque en fut tellement satisfait qu'il dit qu'il ne lui restoit plus qu'un désir; c'étoit de connoître l'ennemi secret qui avoit excité tout ce malentendu. Tissapherne lui promit que s'il vouloit rassembler les autres généraux et les lochagues, (c'étoient des officiers qui remplissoient à-peu-pres les fonctions de nos colonels), il lui feroit connoître le calomniateur.

Cléarque y consentit, Tissapherne l'invita à souper. Les Perses et les Grecs de ce temps-là, comme les Arabes d'aujourd'hui, regardoient un repas pris ensemble comme l'engagement d'une amitié inviolable. On passa la soirée fort contens en apparence les uns des autres.

Le lendemain matin, Cléarque rapporta à ses officiers ce que lui avoit proposé Tissapherne; on fit quelques objections, cependant on acquiesça à son avis. Quatre des généraux, savoir Ménon, Proxène, Agias, Socrates et vingt colonels, se rendirent avec Cléarque à la tente du satrape.

Environ deux cents officiers inférieurs, ou soldats excités par la curiosité, les suivirent, sous prétexte d'aller chercher des vivres.

Les généraux furent sur le champ introduits dans la tente de Tissapher-

ne ; les autres attendirent dehors. A un certain signal on se saisit de la personne des généraux ; ceux qui étoient hors de la tente furent massacrés, un corps de cavalerie étant sorti du camp, égorgea tous les Grecs libres ou esclaves qu'il rencontra dans la plaine.

On ignoroit absolument au camp des Grecs ce qui se passoit dans celui des Perses, mais enfin les excès que commettoit la cavalerie, donnèrent l'alarme. Un Arcadien qui avoit suivi les généraux, et qui avoit reçu des blessures graves, s'étant sauvé, apporta le premier cette triste nouvelle. Tous les Grecs coururent aux armes, s'attendant à être attaqués, mais c'étoit un coup trop hardi pour que les Perses osassent le tenter.

Un frère de Tissapherne, accompagné d'Ariée, d'Artaze et de Mithradate, trois des principaux con-

fidens de Cyrus, escortés seulement par trois cents cavaliers, s'approchèrent des Grecs et demandèrent que ceux des généraux et officiers qui restoient, sortissent pour recevoir un message du roi. Le Lacédémonien Chirisophe se trouvoit par hasard absent pour une expédition de fourrage; les Arcadiens Cléanor d'Orchomène, et Sophénète de Stymphalie, étoient les seuls généraux qui fussent restés dans le camp; ils obéirent à cette invitation. Xénophon inquiet sur le sort de son ami Proxène les suivit; mais ils s'avancèrent avec précaution, et s'arrêtèrent à la portée de la voix.

Ariée leur adressant la parole, dit que Cléarque ayant été convaincu d'avoir violé le traité, venoit de subir la peine capitale due à son crime; que Proxène et Ménon à qui l'on devoit la révélation de ses com-

plots seroient traités avec honneur ; mais que le roi exigeoit des Grecs qu'ils fissent la remise de leurs armes qui étoient sa propriété légitime, puisqu'elles avoient appartenu à Cyrus son sujet, lequel les leur avoit fournies.

Cléanor, vieux et franc militaire, étranger à la politique, ne put retenir son indignation. La dispute s'échauffa ; Xénophon qui n'exerçoit aucun commandement, et qui n'étoit dans l'armée que comme ami de Proxène, voyant qu'aucun des chefs n'étoit capable de donner la tournure nécessaire à la conférence, prit sur lui de parler. Ariée, dit-il, vient de nous annoncer que Proxène et Ménon se sont montrés amis des Perses : que ces généraux viennent au camp des Grecs, et d'après leur avis, les Grecs verront ce qu'ils ont à faire.

Les Perses furent embarassés par

cette proposition ; ils tinrent conseil entr'eux, et, sans faire aucune réponse, ils retournèrent à leur camp.

Il paroît que les Grecs restèrent long-temps dans l'ignorance sur le funeste sort de leurs généraux ; voici les renseignemens que Xénophon se procura par la suite.

Le roi de Perse fit amener les quatre généraux en sa présence; tous, excepté Ménon, eurent la tête tranchée : c'étoit chez les Perses, comme dans quelques contrées de l'Europe moderne, le supplice réputé le moins déshonorant. Ménon fut gardé pendant un an dans une triste captivité et on lui infligea enfin le supplice réservé aux criminels ordinaires.

Telle fut la politique barbare des Perses. Attaquer les Grecs et Ariée réunis, l'entreprise eût été très-hasardeuse ; il ne parut pas difficile de les diviser ; si on eût voulu punir A-

riée, on eût cherché à gagner les Grecs; mais en pardonnant au premier, il fallut sacrifier ceux-ci.

La subordination étoit très-incomplète dans cette armée grecque, formée d'individus de presque tous les petits états de cette nation. Chaque général conservoit le commandement des troupes que lui-même avoit recrutées. Quand un grade venoit à vaquer, on pourvoyoit au remplacement par élection. Huit officiers avoient porté le titre de généraux; mais Cléarque seul en possédoit les qualités. Il étoit le seul qui joignît de grands talens à une expérience consommée; quant aux autres, Xénophon ne balance pas à dire qu'ils étoient indignes de leur place.

Xénophon qui, comme il le dit lui-même, n'étoit ni officier ni soldat, partagea les funestes pressenti-

mens et le désespoir qu'inspirèrent à toute l'armée les événemens de cette journée. Quoique simple volontaire, il réflechit sur les mesures que devoient prendre les chefs qui survivoient; il vit avec chagrin qu'au lieu de proportionner leur énergie au péril, ils s'abandonnoient au découragement. On s'attendoit généralement à être attaqué dès la pointe du jour, cependant on ne tenoit aucun conseil; on ne donnoit aucun ordre; on ne faisoit de préparatifs d'aucune espèce. Xénophon s'occupa plus particulièrement du corps de l'armée qui restoit sans chef, par la mort de son ami. Les circonstances non-seulement l'invitoient à se montrer, mais lui en faisoient même un devoir, sa jeunesse seule l'en détournoit; il dit que ce fut un songe qui influa sur sa détermination. Excité par un rêve qu'il regarda comme un

avertissement du ciel, il se leva avant l'aurore, et rassembla tous les officiers et soldats qui avoient servi sous Proxène : il leur fit observer l'abattement dans lequel étoit tombée l'armée, sans en excepter ses chefs, de quels dangers on étoit menacé, et de quelle nécessité il étoit de choisir sur le champ un successeur au commandant qu'on avoit perdu. Quant à lui, jusqu'à présent sans emploi dans l'armée, il déclara qu'il étoit prêt à montrer son zèle dans quelques fonctions supérieures ou subalternes qu'on voudroit lui confier, qu'il étoit sûr qu'en joignant la vigueur à la prudence, on pourroit triompher de tous les obstacles.

Quand il eut terminé sa harangue, des acclamations universelles l'invitèrent à prendre le commandement. Un seul officier témoigna de l'opposition, en disant que leur

unique ressource étoit de se livrer à la clémence du roi.

La clémence du roi ? répliqua Xénophon avec indignation ; les évènemens d'hier peuvent vous en donner une juste idée ! Jamais le pouvoir de vous défendre ne vous a manqué ; l'homme qui peut faire une proposition si odieuse, au lieu de vous commander n'est pas même digne de porter les armes ; il déshonore le nom grec.

Non, il n'est pas Grec, s'écria l'Arcadien Agasias de Stymphalie ; quoique son accent annonce un Béotien, ses oreilles percées décèlent un Lydien.

Cet incident exalta les têtes ; on examina les oreilles de l'officier ; elles se trouvèrent percées, comme Agasias l'avoit dit ; il fut aussitôt destitué de son grade.

La nomination d'un nouveau

chef releva les courages abattus des officiers de cette division de l'armée; ce fut un grand pas vers le rétablissement de l'ordre et de l'énergie parmi tous les Grecs.

Les généraux et les colonels se rassemblèrent vers minuit au nombre d'une centaine. Hiéronyme d'Elide, le plus ancien de la troupe de Proxène, présenta Xénophon comme le chef que cette même troupe avoit élu.

Xénophon prit le premier la parole; il représenta le danger de permettre aux soldats des réflexions et des discours sur les conjonctures critiques où l'on se trouvoit. Il dit que c'étoit seulement en les tenant dans une action perpétuelle qu'on pourroit ranimer leur courage; il insista sur la nécessité de nommer immédiatement des successeurs aux généraux qui étoient tombés au pouvoir de l'ennemi.

Ce conseil fut suivi. Timasion de Dardanum dans la Troade fut élu à la place de Cléarque. Philésius et Xanticlès, Achéens, remplacèrent Ménon et Socrates. Cléanor d'Orchomène fut nommé successeur d'Agasias, et Xénophon fut confirmé dans l'élection qu'on avoit faite de lui, comme successeur de Proxène.

Au point du jour, les troupes furent assemblées. Chirisophe, Cléanor et Xénophon les haranguèrent. Xénophon parloit avec enthousiasme de la faveur que les dieux accordent à ceux qui soutiennent une bonne cause contre des ennemis parjures, lorsque quelqu'un éternua. Toute futile que fût cette circonstance, énophon eut la présence d'esprit d'en profiter. Il adressa des actions de graces à Jupiter protecteur; car l'éternue-

ment étoit regardé comme un heureux présage de la part de cette divinité. Il proposa de faire un sacrifice solennel à Jupiter. Son avis fut adopté par des applaudissemens unanimes, et toute l'armée entonna en chœur le chant de victoire.

C'est ainsi qu'à la terreur et au découragement succédèrent tout à coup l'espérance et la gaîté. Entre autres argumens que les généraux employèrent pour soutenir l'esprit du soldat, il y en eut un bien propre à séduire ces hommes qui s'occupent ordinairement peu des maux ou des biens éloignés, et qui ne songent qu'aux besoins et aux jouissances du moment.

La plus grande partie des soldats commençoit à manquer d'argent pour se procurer des vivres ; on leur annonça qu'ils auroient la li-

berté de s'en faire donner, l'épée à la main; que dans la riche contrée qu'ils alloient traverser, ils pourroient s'emparer de tout ce qui se trouveroit à leur portée.

Cependant il étoit nécessaire d'alléger leur marche autant que possible. Xénophon leur persuada de brûler leurs chariòts et leurs tentes. Ils furent attentifs aux discours de leur jeune général qui leur dit que l'ennemi venoit de donner une leçon bien utile, en prouvant qu'il n'avoit pas osé les attaquer avant de les avoir privés d'une partie de leurs généraux. C'est ainsi qu'il leur fit voir la nécessité de la discipline.

Il paroît qu'on ne jugea pas à propos de nommer un commandant en chef. Xénophon sentit bien l'ascendant que lui donnoit son éloquence qui n'étoit pas le moindre

de ses talens pour diriger les conseils. Étant le plus jeune des généraux, et surtout Athénien, il ne pouvoit aspirer à obtenir ostensiblement le commandement suprême; mais par la prépondérance qu'il s'étoit acquise, il en eut effectivement l'autorité.

Voici l'ordre de marche qu'on adopta sur sa proposition. L'armée se forma en carré long, ayant au centre le peu de bagages qu'on avoit réservés. Le commandement de la première division fut donné à Chirisophe, en sa qualité de Lacédémonien. Timasion et Xénophon, comme les plus jeunes, furent placés à l'arrière-garde, et les autres généraux sur les flancs.

On étoit sur le point de se mettre en route, lorsque Mithradate s'avança avec une trentaine de cavaliers, et demanda à parler aux généraux; il

leur dit d'abord qu'il n'étoit pas sans inquiétude pour lui-même, ayant été fort attaché à Cyrus; mais il fut aisé de découvrir qu'il n'avoit d'autre objet que de connoître quelles étoient les intentions des Grecs à l'égard du roi, et de leur persuader de faire leur soumission. On découvrit, parmi ceux qui l'accompagnoient, un confident bien connu de Tissapherne; il n'en fallut pas davantage pour faire rompre la conférence.

Le temps s'étoit insensiblement écoulé, et il étoit plus de midi quand l'armée grecque se mit en marche. Bientôt après, Mithradate revint avec deux cents cavaliers et quatre cents hommes d'infanterie tous armés d'arcs ou de frondes; il s'avança sous prétexte de conférer amiablement; mais bientôt une décharge de flèches et de pierres prouva sa perfidie.

Ses cavaliers lançoient également des flèches en avançant et en reculant. Les archers crétois que les Grecs avoient à leur service, ne portoient pas à beaucoup près à la même distance, et ne pouvoient être d'aucune utilité.

Xénophon fit avec sa division une charge qui n'eut point de succès. Les Grecs après une lieue de marche, arrivèrent à un petit village où ils passèrent la nuit. Le mal qu'on leur avoit fait dans un trajet aussi court, avec des forces si peu considérables, répandit de nouveau le découragement dans l'esprit des soldats. Pendant la nuit, Nicarque, un des officiers arcadiens déserta avec vingt hommes. On soupçonna qu'ils n'avoient ainsi pris la fuite que parce que les promesses de l'ennemi les avoient séduits. On résolut en conséquence de ne plus avoir de confé-

rence, même de ne plus recevoir de messages de l'ennemi. On fit halte pendant un jour, afin d'organiser quelque cavalerie avec des chevaux de bagages qui avoient appartenu à Cléarque. On forma aussi, sur la proposition de Xénophon, un corps de frondeurs rhodiens, lesquels lançoient des balles de plomb, et portoient deux fois plus loin que les frondes des Perses faites pour recevoir de grosses pierres.

Le lendemain on se mit en marche de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Les Grecs avoient déjà traversé une vallée où ils s'étoient attendus à une attaque, lorsque Mithradate parut sur les hauteurs derrière eux à la tête de mille cavaliers et de quatre mille archers ou frondeurs. Il avoit promis à Tissapherne que ce détachement lui suffiroit pour contraindre les Grecs à se rendre.

Xénophon ne nous dit pas pourquoi les Perses employoient si peu de monde dans leurs escarmouches; mais diverses circonstances peuvent en rendre raison. L'ennemi redoutoit tellement les Grecs, qu'il n'eût pas été facile de le déterminer, quel qu'eût été son nombre, à attaquer leur phalange, et même à s'approcher assez pour lancer des armes de trait, à moins que la retraite ne fût sûre; en conséquence il résolut de celer continuellement les Grecs, afin d'éviter un engagement général, et de les forcer par la fatigue même à se rendre.

On avoit tellement réussi dans la première attaque, que Mithradate ne doutoit nullement du succès. Déjà les Perses poursuivoient les Grecs dans la vallée, et s'étoient approchés à la distance de la portée de leurs armes, lorsque le corps de cavalerie

formé à la hâte par les Grecs s'avança contre eux. Quoique ce ne fût qu'une poignée d'hommes, ils furent vigoureusement soutenus par les soldats armés à la légère qui les suivirent au pas de course. La phalange pesamment armée exécuta aussi ses mouvemens avec rapidité. Les Perses effrayés prirent la fuite ; on tailla leur infanterie en pièces, et les Grecs firent une capture précieuse dans leur situation ; ce fut celle de dix-huit chevaux.

Les Grecs marchèrent le reste du jour sans être inquiétés. L'armée s'établit pendant la nuit dans une grande ville abandonnée que Xénophon appelle Larisse, entourée d'un mur de briques de vingt-cinq pieds de largeur, et de cent de hauteur, sur des fondemens de pierre de taille.

Le jour suivant, l'armée après avoir fait plus de six lieues, entra dans

une autre ville abandonnée, dont les fortifications étoient encore plus extraordinaires. Les murailles épaisses de cinquante pieds en avoient cent cinquante de hauteur. La partie inférieure jusqu'au tiers environ, étoit de pierre de taille; le reste étoit construit en briques. Cette ville qui avoit six à sept lieues de circuit s'appeloit Mespile; ces deux anciennes cités de l'empire des Mèdes, étoient dépeuplées depuis que la Médie étoit soumise aux Perses.

Le lendemain, les Grecs virent paroître une armée plus formidable; c'étoient les troupes d'Ariée, d'Orontas et du frère naturel du roi, soutenues par un détachement sous les ordres de Tissapherne; l'escorte nombreuse de cavalerie du satrape en faisoit partie.

Cette troupe se présenta à la fois contre l'arrière-garde et les flancs,

et fit pleuvoir une grêle d'armes missiles, mais les Grecs eurent la satisfaction de voir que l'ennemi n'osoit pas les attaquer avec la lance ou l'épée. Les frondeurs rhodiens qui portoient plus loin que les archers persans, et les archers grecs qui lançoient leurs flèches à la manière des Scythes, firent bien plus d'effet que la première fois. Tissapherne et ses troupes se retirèrent à une plus grande distance.

Le reste du jour, les Perses poursuivirent de près les Grecs; mais ils se retirèrent lorsqu'ils les virent campés.

L'événement de cette journée fit voir que les généraux perses n'avoient pas inconsidérément agi en employant d'abord peu de soldats. En effet la discipline étoit si mal observée chez les Perses, que le nombre n'ajoutoit rien à leur force réelle; les

armes de trait qu'ils faisoient pleuvoir sur les Grecs dispersés, produisoient peu d'effet, tandis que ceux-ci se servoient contre eux de leurs propres armes. Presque tous les coups portoient sur cette multitude de gens dépourvus la plupart d'armes défensives.

Heureusement pour les Grecs, les Perses se croyoient si sûrs de la victoire qu'ils avoient négligé d'employer, pour arrêter leur marche, le moyen qui eût été le plus efficace, de faire enlever partout sur leur passage les vivres et les munitions. Les Grecs au contraire avoient trouvé dans les villages qu'ils avoient déjà parcourus, une énorme quantité de cordes de boyau pour fabriquer des frondes, et du plomb pour faire des balles ; ils trouvèrent les autres remplis d'une abondante provision de blé.

Les généraux grecs sentirent la nécessité de changer l'ordre de leur marche ; ils établirent un piquet de six cents hommes en six divisions, pour protéger leur arrière-garde, et se porter sur les autres point menacés.

Le cinquième jour de leur marche, les Grecs aperçurent avec une joie indicible des montagnes sur les limites de cet horizon qui jusque là ne leur avoit présenté que des plaines immenses. Les Perses de leur côté, connoissoient bien l'importance de s'emparer des hauteurs ; ils en firent occuper une par des archers. Les Grecs en éprouvèrent bientôt les funestes effets ; leurs propres archers et leurs frondeurs furent contraints à se replier ; mais le défaut total d'énergie, de discipline et de connoissances militaires chez leurs ennemis leur fit réparer ce désavantage. Un de leurs détachemens occupa une

hauteur qui dominoit celle où se trouvoient les Perses ; à ce seul aspect l'ennemi prit la fuite.

Les Grecs continuèrent leur marche sans interruption jusqu'à un village où ils trouvèrent en abondance des viandes, du vin, et un magasin considérable d'orge rassemblé pour les écuries du gouverneur de la province. Ils s'y arrêtèrent trois jours, afin de faire reposer leurs blessés. Xénophon dit que huit chirugiens furent chargés de traiter les malades ; c'est peut-être la première fois qu'il est question de chirugiens attachés aux armées, dans les écrivains grecs, depuis Homère qui a célébré les services que rendirent les fils d'Esculape dans la guerre de Troie.

Un pays plus uni succéda à ces montagnes. L'ennemi renouvela ses escarmouches qui incommodèrent d'autant plus les Grecs qu'ils étoient

embarrassés par leurs blessés ; ils furent obligés de s'arrêter au premier village qu'ils rencontrèrent.

Les généraux perses résolurent cette fois d'attaquer les Grecs dans leurs positions ; mais ils trouvèrent une grande différence entre leurs escarmouches contre une armée en marche et une affaire de poste. Ils ne s'avancèrent pas au-delà de la portée des armes de trait, ils furent repoussés avec tant de perte qu'ils ne firent pas d'autre tentative.

Cependant il importoit aux généraux grecs d'éviter à l'avenir d'être harcelés pendant leur marche comme ils l'avoient été; ils savoient que l'ennemi redoutoit extrêmement d'être attaqué pendant la nuit. Xénophon remarque à cet égard que ce genre de combat étoit très-désavantageux pour les Perses ; en effet la principale force de leurs armées con-

sistant dans la cavalerie, leurs chevaux étant attachés pendant la nuit; si on donnoit l'alerte, il falloit que les soldats perdissent un temps précieux à défaire les liens, à brider et seller leurs montures; toutes choses qu'on ne pouvoit faire avec précision au milieu des ténèbres et des alarmes. Aussi les généraux perses en poursuivant les Grecs, avoient coutume de se retirer de bonne heure vers le soir, et de camper à plus de deux lieues de l'ennemi.

Les Grecs attendirent donc le soir pour se mettre en marche, et établirent entre les deux armées une distance telle que pendant deux jours ils n'aperçurent aucun ennemi.

Les Perses n'avoient cependant pas renoncé à frapper un grand coup qui leur fît honneur à la cour de leur prince. Profitant de leurs connois-

sances du pays, ils envoyèrent en avant un détachement considérable. Le troisième jour après leur marche nocturne, les Grecs furent bien alarmés de voir tout à coup un corps d'ennemis posté sur une montagne qui dominoit la plaine où ils devoient passer; en même temps Tissapherne et Ariée serroient de près leur arrière-garde. Il n'y avoit pas à hésiter; les Grecs envoyèrent un corps de troupes légères et trois cents hommes pesamment armés commandés par Xénophon pour occuper une hauteur qui commandoit à celle où l'ennemi avoit pris position. Les généraux perses envoyèrent un détachement pour les prévenir; mais les Grecs furent plus alertes; les Perses qui se trouvoient sur l'autre montagne prirent la fuite sans combat.

Tissapherne voyant son projet manqué, changea l'ordre de sa marche; les Grecs descendirent paisiblement dans une vallée arrosée par le Tigre.

Jusque là les Perses s'étoient abstenus de ravager les pays où devoient passer les Grecs; ici pour la première fois ils se mirent à incendier les villages. La cavalerie perse ayant fait un circuit, entra dans la vallée en même temps que les Grecs, massacra plusieurs maraudeurs et livra aux flammes les demeures des paisibles habitans; mais les Grecs s'emparèrent de plusieurs hameaux qu'on n'avoit pas eu le temps de détruire; ils y firent un butin considérable, et se saisirent des bestiaux.

Cependant il se présenta des difficultés nouvelles et bien graves. La face du pays étoit changée; on se trouvoit au pied d'une longue chaîne

de montagnes qui sous différentes dénominations s'étend des rives de la mer Egée à la mer Caspienne. La grande route du nord passoit à travers ces monts escarpés ; mais il y avoit deux autres chemins, l'un conduisoit vers l'est à Ecbatane et Suze, résidence ordinaire du grand roi pendant le printemps et l'été ; l'autre vers l'ouest, à travers le Tigre, conduisoit à la Lydie et à l'Ionie. C'étoit sans doute cette dernière route par laquelle Ariée les auroit fait passer s'il n'eût obtenu son pardon.

Les Grecs voulurent la suivre ; mais le fleuve étoit si profond que la plus longue lance n'en trouvoit pas le fond. Quand même on eût pu se se procurer des bateaux, ou former des radeaux, un corps de cavalerie posté sur la rive opposée défendoit le passage ; tandis que Tissapherne eût attaqué l'arière-garde.

Dans ces circonstances les Grecs prirent des informations auprès de leurs prisonniers; ceux-ci déclarèrent que les montagnes vis-à-vis d'eux étoient habitées par les Cardouques [1], nation barbare et belliqueuse, qui, enclavée dans les possessions du grand roi n'avoit jamais voulu reconnoître sa souveraineté; qu'une fois on avoit envoyé contre eux une armée de 120,000 hommes et qu'aucun soldat de cette expédition n'en étoit revenu; ils ajoutèrent qu'au delà de ces montagnes étoit l'Arménie, contrée vaste et fertile, où les Grecs trouveroient des communications avec tous les pays qu'ils désireroient.

Les généraux en conséquence se déterminèrent à prendre la route de

[1] En grec Χαρδουχοι; il paroît que c'est de cette nation que les Curdes modernes tirent leur nom et leur origine.

(*Note de l'auteur*).

l'Arménie. Ils espéroient que les Cardouques, ennemis des Perses, recevroient avec plaisir, ceux à qui les Perses faisoient la guerre; qu'on se mettroit du moins à couvert des entreprises de la cavalerie persane. Il n'étoit guères probable que Tissapherne sacrifiât une partie quelconque de son armée, pour les poursuivre dans ces pays montagneux.

Ils ne se trompèrent point dans ce dernier calcul. Tissapherne cessa de les poursuivre, il crut sans doute qu'il lui suffisoit d'offrir à son roi les têtes des généraux grecs. Tout ce qu'il pouvoit désirer de plus avantageux, c'étoit que les Grecs se fussent d'eux-mêmes engagés dans les montagnes. Sans courir beaucoup de dangers d'être contredit, il pouvoit donner de son expédition telle relation qu'il jugeroit convenable. En effet l'Asie moderne elle-même

nous offre la preuve combien peu la vérité trouve d'accès auprès d'un trône despotique.

Quoique les Grecs eussent bien peu de bagage avec eux, il leur fallut faire de nouveaux sacrifices. Les esclaves étoient l'espèce de butin, que les soldats grecs recherchoient avec le plus d'avidité; il ne falloit ni chariots ni bêtes de sommes pour transporter ce genre de propriétés; au contraire, les esclaves servoient eux-mêmes comme les bêtes de charge à transporter d'autres effets.

Dans leurs courses les Grecs avoient fait un grand nombre d'esclaves des deux sexes; pour traverser les montagnes il fallut en abandonner un grand nombre. En conséquence la liberté fut rendue à presque tous les hommes; mais la discipline ne fut pas assez puissante

pour déterminer les soldats à se séparer des femmes.

En s'avançant dans les montagnes, les Grecs eurent la mortification de voir échouer toutes leurs tentatives pour se procurer un accommodement avec les Cardouques; obligés de disputer le terrein pied à pied, ils éprouvèrent plus de dangers et d'obstacles qu'il n'en avoient essuyés dans la plaine contre la cavalerie perse.

Les pluies froides et abondantes de l'automne étoient excessivement incommodes, lorsqu'elles succédoient tout à coup aux chaleurs dévorantes de l'été d'Assyrie. La route souvent escarpée, bordée d'affreux précipices, étoit fort étroite. Sans autres armes que les fragmens de rochers qu'on rouloit du haut des montagnes, une poignée d'hommes pouvoit arrêter une armée. Mais les Cardouques avoient encore d'autres

armes, ils lançoient leurs flèches à une distance prodigieuse, et se servoient pour cela d'une méthode particulière. Leurs flèches de trois pieds de longueur avoient assez de force pour percer les boucliers et les cuirasses.

Les archers crétois apprirent de leurs ennemis même, à perfectionner leur propre méthode. Enfin la science, la discipline et la supériorité des armes défensives, aidèrent les Grecs à surmonter tous les obstacles. Toutes les fois qu'ils pouvoient parvenir à des villes qui étoient fort nombreuses dans le pays, et sans fortifications ils y trouvoient d'excellens abris et des provisions en abondance.

Quand les Grecs virent les plaines d'Arménie, de nombreux obstacles mirent leur courage à d'autres épreuves. Une rivière profonde et rapide,

baignant le pied des montagnes, interrompoit le chemin ; sur la rive opposée, une armée perse se préparoit à leur disputer le passage ; elle étoit commandée par le satrape Orontas, qui, en suivant une autre route, y étoit parvenu avant eux. Les Cardouques dont la fureur étoit augmentée, les avoient suivis dans leur marche, et occupoient les hauteurs de derrière, tout prêts à fondre sur leur arrière-garde.

Tandis que les généraux grecs étoient fort embarrasés de ces difficultés, le pur hasard leur fit découvrir à peu de distance un endroit où la rivière étoit guéable, et où le passage n'étoit pas gardé ; ils ne balancèrent pas à en profiter. La première division de leur troupe n'eut pas plutôt traversé la rivière, que les Perses s'enfuirent. Il paroît que les satrapes s'étoient flattés, et

avoient flatté leur armée d'une victoire facile : étonnés de voir que le nombre des Grecs n'étoit pas diminué d'une manière sensible, que les farouches montagnards hésitoient à les attaquer, même avec leurs armes de trait, les Perses furent saisis d'une terreur panique; ils s'enfuirent avec tant de désordre que le petit détachement de cavalerie grecque, soutenu par un corps d'infanterie légère, les poursuivit et enleva une quantité immense de leurs bagages.

Pendant ce temps là, les Cardouques saisissant une occasion favorable, fondirent sur l'arrière-garde des Grecs, que commandoit Xénophon. Cet historien avoue que leur activité, leur audace et leur adresse, firent beaucoup de mal à ses gens, et quoique leur perte ne fût pas considérable, ils en souffrirent plus que des efforts de l'armée du satrape.

Les Grecs firent alors six lieues sans interruption, dans un pays riant et fertile, où l'on ne voyoit aucune habitation humaine. Cette contrée étoit déserte, par la négligence du gouvernement des Perses, ou par l'impossibilité où il étoit de protéger ses sujets contre les invasions des Cardouques. Pendant cinq jours les Grecs n'éprouvèrent aucune opposition. Le sixième, étant arrivés sur les bords du Téléboas qui divise l'Arménie orientale de l'Arménie occidentale, ils aperçurent sur l'autre rive une armée commandée par Téribaze, satrape de cette dernière province; mais, contre leur attente, Téribaze leur fit porter des paroles de paix; il déclara que s'ils vouloient s'abstenir de ravager son territoire, non-seulement il ne s'opposeroit pas à leur passage, mais qu'il leur fourniroit des vivres. On ac-

cepta avec joie une telle proposition.

Pendant trois jours les Grecs voyagèrent comme dans un pays ami. Téribaze les suivoit d'assez près, pour observer leurs démarches.

Malgré une variation très-légère dans la latitude, ils éprouvèrent tout-à-coup un grand changement dans le climat; en effet ils venoient de quitter les plaines brûlantes de la Mésopotamie, et gravissoient insensiblement les plateaux élevés, où l'Euphrate et le Tigre prennent leur source.

Pendant que les Grecs dormoient sans abri sur la terre, il tomba de la neige en si grande abondance, que les hommes et les animaux y furent comme ensevelis; heureusement il y avoit beaucoup de bois dans le pays, ils allumèrent de grands feux. Le climat rigoureux de l'Arménie ne leur permettoit pas de se procurer

de l'huile d'olive, que les Grecs avoient coutume d'employer comme préservatif, également contre le froid et le chaud, mais ils y suppléèrent avec de l'huile d'amande amère, de sésame et de térébinthine; à leur défaut ils employèrent du lard, dont ils se frottoient le corps; du reste ils ne manquèrent de rien.

Les Grecs se trouvoient désormais dans des circonstances heureuses, mais cette aisance même faillit leur devenir funeste. L'autorité des chefs qui déjà ne s'exerçoit qu'avec peine, lorsque l'armée étoit réunie en un seul camp, ne put maintenir la discipline, lorsque les différens corps eurent pris leurs quartiers dans des villages isolés. Contre la foi du traité, les soldats commirent des excès graves. En partant le matin, ils mettoient le feu par méchanceté aux

maisons qui leur avoient servi d'asile pendant la nuit.

Téribaze indigné, au lieu de suivre les Grecs, prit les devants et occupa les hauteurs qui commandoient à un défilé dans lequel leur armée devoit passer. Heureusement les Grecs en furent avertis par un prisonnier; ils firent leurs dispositions pour déloger les Perses de ce poste avantageux; les Perses prirent la fuite avant d'être attaqués; ils abandonnèrent leur camp et notamment la tente de Téribaze, avec tous les meubles précieux qui la garnissoient. Il y avoit un lit soutenu par des pieds d'argent, un service de table du même métal, etc.

Dans l'Arménie orientale les Grecs avoient traversé le Tigre près de sa source; ici ils s'approchoient des sources de l'Euphrate, l'hiver s'avançoit et le pays devenoit presque imprati-

cable : pendant trois jours ils parcoururent un pays tout-à-fait désert. La neige qui avoit généralement six pieds d'épaisseur, avoit comblé tous les chemins. Le vent du nord souffloit avec violence, on se procuroit sans difficulté des guides dans les villages, mais les provisions étoient rares, et l'on manquoit de bois.

Les Grecs peu familiers avec un pareil climat, n'avoient pas appris des naturels la manière de faire du feu, ni de chercher dans la neige même un abri. Les marches et les haltes étoient pour eux également pénibles; quelques-uns eurent les orteils gelés; d'autres perdirent la vue; beaucoup d'esclaves et même quelques Grecs périrent de froid et de faim, un grand nombre de chevaux moururent.

Cependant l'armée atteignit les

bords du Phase ou Araxe, que l'on cotoya pendant sept jours [1].

Au bout de deux jours on entra dans les défilés qui conduisent du plateau de l'Arménie, aux plaines plus basses de la mer Caspienne et du Pont-Euxin. Trois tribus guerrières, savoir : les Phasiens, les Chalybes et les Taoques, dont aucune n'étoit soumise à l'autorité du grand roi, se réunirent pour leur disputer le passage. Indépendamment de la supériorité de leurs armes ou de leur discipline, les Grecs eurent encore recours à un stratagème pour passer ces défilés; ils trouvèrent dans les plaines au-delà, des villages dont ils tirèrent de grandes ressources; mais cinq jours après, les vivres leur manquèrent, les Taoques avoient tout enlevé, et s'étoient re-

[1] L'an 400 avant J. C.

tranchés dans leurs montagnes. Les Grecs se virent réduits à la fâcheuse extrémité d'ajouter le meurtre au brigandage, pour se procurer des subsistances. On prit de vive force un des postes défendus par les barbares; les malheureuses familles qui s'y étoient réfugiées, avoient tant d'horreur de tomber au pouvoir des Grecs, que les femmes jetèrent leurs enfans au fond des précipices, et s'y jetèrent ensuite elles-mêmes avec leurs maris.

Un chef arcadien, Enée de Stymphalie, ayant voulu arrêter un de ces hommes dont l'extérieur annonçoit un rang distingué, fut entraîné par lui dans l'abyme, et ils périrent ensemble.

Le fruit de cette expédition fut quelque bétail dont les Grecs se nourrirent pendant sept jours, en traversant le pays des Chalybes. C'é-

toit une nation qui se distinguoit parmi les Asiatiques, par une armure plus propre à combattre de près, et par le courage qu'elle déployoit à la guerre. Au bout de quatre jours, les Grecs entrèrent sur le territoire des Scythines où ils eurent le bonheur de trouver des vivres.

Cinq jours après, du haut d'une montagne, ils aperçurent le Pont-Euxin. La première division qui découvrit la mer jeta un grand cri de joie; il fut répété par celle qui la suivoit. Les hommes de l'arrière-garde ignorant les motifs de ces acclamations, crurent qu'elles annonçoient la présence d'un ennemi; ils accoururent, mais bientôt ils entendirent plus distinctement ces cris, la mer! la mer! Des pleurs de joie inondèrent tous les yeux, on s'épuisa en transports d'allégresse; et dans le tumulte de leur délire, les Grecs, sans avoir

demandé ni obtenu la permission de leurs chefs, se mirent à amasser des pierres pour élever un monticule comme monument de cet événement prospère. Ils récompensèrent généreusement le guide que le principal chef de Gymnias, ville considérable où ils avoient passé quelques jours auparavant, leur avoit donné. Ce guide leur indiqua de plus un village à quelque distance, où ils pourroient se reposer pour traverser ensuite le pays des Macroniens. Le lendemain, tandis qu'une garde avancée coupoit des arbres pour faciliter le passage d'une rivière, un corps de Macroniens armés s'avança pour y mettre obstacle. L'officier qui commandoit le détachement n'avoit pas encore reçu l'ordre de livrer combat, lorsqu'un soldat grec vint trouver Xénophon, et lui dit qu'il avoit entendu les discours de l'ennemi, et qu'il

comprenoit sa langue ; que tout lui annonçoit qu'il étoit dans son pays natal.

En effet cet homme avoit été autrefois amené à Athènes comme esclave, et avoit recouvré sa liberté. Il demanda à son général la permission de parler à ces barbares. Les Macroniens écoutèrent favorablement un homme qui parloit leur langue ; instruits que les Grecs désiroient leur amitié, et qu'ils étoient ennemis des Perses, ils cessèrent sur le champ les hostilités ; on conclut un traité qui fut ratifié par l'échange d'une lance grecque contre une lance macronienne, et par quelques invocations aux dieux respectifs des deux peuples.

Trois autres jours amenèrent les Grecs dans la Colchide. Faute d'avoir négocié avec les Colchéens, ou faute d'y avoir réussi, on se trouva

exposé à de nouveaux dangers. Cependant les Grecs les surmontèrent avec leur valeur ordinaire, et arrivèrent à Trapèze qu'on nomme aujourd'hui Trébisonde.

Cette ville étoit en quelque sorte un comptoir de Sinope, colonie de Milet. Les Grecs y reçurent l'accueil auquel ils devoient s'attendre de la part d'hommes qui avoient une origine commune, qui parloient la même langue, et professoient la même religion, quoiqu'ils ne vécussent pas sous le même gouvernement.

Les Grecs firent sur ce territoire ami des sacrifices à Jupiter et à Hercule qu'ils supposoient avoir protégé et guidé leur marche. On célébra ensuite des jeux athlétiques, des courses à cheval et à pied.

Fin du tome septième.